

MAREK HALTER



— INTÉGRALE —

# LES FEMMES DE L'ISLAM



KHADIJA

FATIMA

AÏCHA





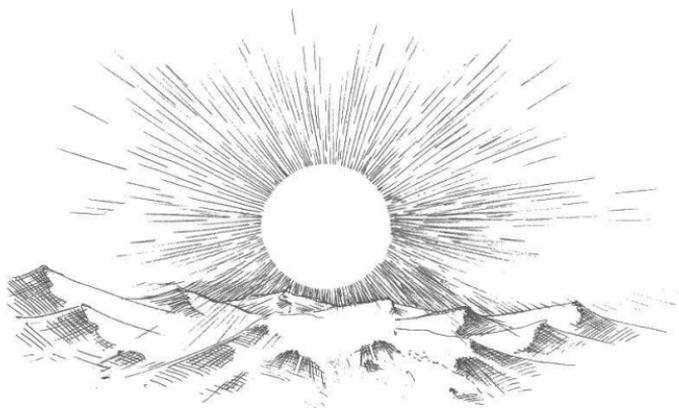
— INTÉGRALE —

LES FEMMES  
DE L'ISLAM

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Le Kabbaliste de Prague*  
*L'inconnue de Birobidjan*  
*Le judaïsme raconté à mes filleuls*  
*Les femmes de l'islam 1 – Khadija*  
*Les femmes de l'islam 2 – Fatima*  
*Les femmes de l'islam 3 – Aïcha*  
*Ève*  
*Les mystères de Jérusalem*  
*Le messie*  
*Marie*  
*Sarah*  
*Lilah*  
*Tsippora*  
*Je rêvais de changer le monde*  
*La mémoire d'Abraham*

MAREK HALTER



— INTÉGRALE —

# LES FEMMES DE L'ISLAM



KHADIJA

FATIMA

AÏCHA



*Les femmes de l'islam 1 – Khadija*  
© Éditions Robert Laffont, S.A., 2014

*Les femmes de l'islam 2 – Fatima*  
© Éditions Robert Laffont, S.A., 2015

*Les femmes de l'islam 3 – Aïcha*  
© Éditions Robert Laffont, S.A., 2015

© Éditions J'ai lu, 2023, pour la présente édition

**KHADIJA**



« Si l'homme était un fleuve, la  
femme en serait le pont. »

Proverbe arabe

« Ne faites pas violence aux  
hommes à cause de leur foi. »

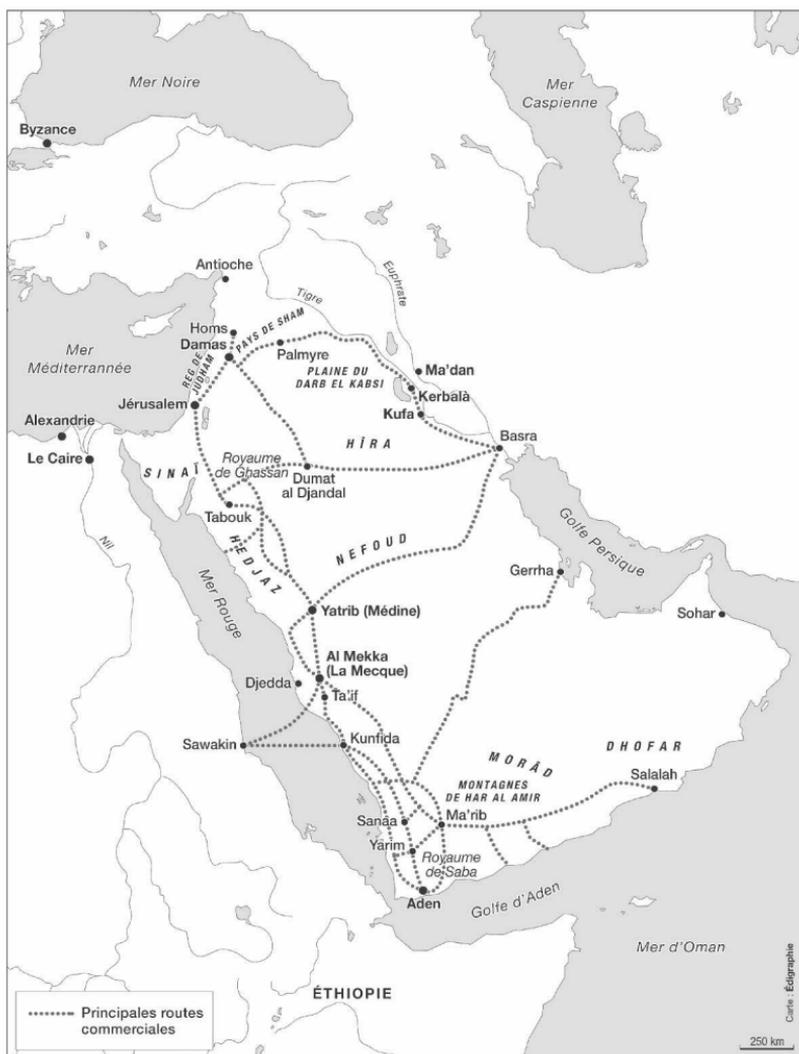
*Coran*, II, 257



« Quand j'étais pauvre, elle m'a enrichi ; quand tout le monde m'abandonnait, elle m'a réconforté ; quand on me traitait de menteur, elle a cru en moi. »

MUHAMMAD





L'Arabie au temps de Khadija et de Muhammad



Première partie

La razzia



## Ta'if

Khadija sortit du bain, drapée dans un grand voile de lin. Sa lourde chevelure frisée gouttait encore. De la langue, elle cueillit l'eau qui serpentait de ses tempes à ses lèvres. Elle pressa un coin du linge sur ses paupières, s'épongea doucement le cou. La pommade au musc et à la citronnelle dont la masseuse venait d'enduire sa nuque et ses reins lui emplissait les narines. Elle jeta un coup d'œil de dédain en direction de Barrira qui, les bras haut levés, tenait une merveille entre ses mains potelées.

Un murmure de ravissement courut sur les lèvres des servantes.

— Voilà ce que tu dois mettre.

La tunique était d'un bleu de ciel infini. Un vêtement comme peu d'yeux, dans tout le Hedjaz, avaient pu en voir. Le tissu en était si fin qu'il glissait sur la peau, aussi léger qu'un souffle. Il avait été acheté au sud de l'Arabie, sur un marché de Sanaa, à des commerçants qui l'avaient acquis auprès d'hommes des pays proches du lever de soleil. Un prix de folie : le tiers des biens d'une caravane. Les fils de ce tissu, disait-on, ne provenaient d'aucune graine ni d'aucune herbe. Ils sortaient de la gueule de chenilles domestiquées comme des chèvres ou des moutons.

La coupe de la tunique était simple, avec seulement des plis et des manches plus larges que d'ordinaire. Un plastron de cornaline, d'agates et de minces feuilles d'argent rehaussait l'échancrure du col, en refermant les pans au creux des seins ainsi qu'une cascade de lumière. Sept fils de cuir aux couleurs de l'arc-en-ciel servaient de ceinture. Et là, dans le feu du crépuscule qui pénétrait loin dans la pièce avec la brise du soir, des chatoyements de source miraculeuse ondoyaient sur cette merveille. De seulement la tenir entre ses doigts, les joues de Barrira luisaient d'ivresse. Elle fit danser la tunique dans le soleil.

— Que la déesse Al'lat me punisse si je mens, Khadjî ! Porte cette tunique et le puissant Abu Sofyan sera à tes genoux, implora-t-elle.

De nouveau un murmure fusa des lèvres des servantes. L'excitation se lisait sur leurs visages, mais aussi la prudence. Cinq filles d'à peine vingt ans. Des esclaves achetées à l'âge de l'enfance sur les marchés de Ma'rib ou d'Éthiopie. Depuis longtemps, elles avaient appris tout autant à aimer leur maîtresse qu'à s'en défier. Saïda Khadija bint Kowaylid était capable de caresses et de largesses, mais ses colères étaient aussi imprévisibles que les orages d'automne. D'ailleurs, malgré la splendeur de la tunique, elle ne se déridait pas.

Ce qui n'impressionnait nullement la vieille Barrira. Elle répéta :

— Fais-moi confiance, Khadjî. Enfile cette tunique et Abu Sofyan croira voir une déesse !

Khadija fut tentée de la gronder. À l'occasion, elle savait trouver des mots aussi tranchants qu'une dague. Mais comme souvent, comme presque toujours, la vieille servante se contenta d'une grimace. Cela faisait tant d'années que Barrira bint Judhaz lui tenait tête. Depuis sa naissance.

L'histoire était connue. La mère de Khadija l'avait mille fois racontée : il y avait eu un temps où, tout bébé, Khadija ne voulait rien avaler. Elle refusait d'entrouvrir ses lèvres minuscules sur un bout de sein pour téter. Omm Saada, sa mère, pleurait, priait, suppliait. Barrira, jeune esclave capturée au pays de Sham, venait tout juste de perdre le fruit de ses entrailles. Elle avait pris la nouveau-née avec elle et déclaré que leurs vies seraient liées pour l'éternité. Barrira bint Judhaz vivrait avec Khadija bint Khowaylid ou mourrait avec elle. Que les dieux décident.

Durant presque une lune, l'enfant et la jeune esclave avaient lutté. Jour et nuit, Barrira avait maintenu Khadija liée à sa poitrine par un grand châle. À chaque instant, l'enfant pouvait y téter le lait de vie. Quand elle s'y refusait trop longtemps, Barrira l'y contraignait. Elle forçait l'ouverture de sa bouche et, sans se soucier des cris, des rejets et des aigreurs, y faisait doucement gicler de sa poitrine le sang blanc qui maintenait la petite parmi les vivants.

Il y avait trente-sept années de cela. Aujourd'hui, Barrira était toujours là, aussi tenace qu'une ombre du désert. Trente-sept années qui l'avaient grossie, flétrie, édentée, sans entamer son obstination et son amour.

Trente-sept années qui, hélas, n'avaient pas plus épargné le corps de sa maîtresse. Khadija grogna :

— Crois-tu que j'ai besoin d'une tunique pour que cet homme soit à genoux devant moi ?

— Ne fais pas l'orgueilleuse, Khadjîf. Je sais que tu veux l'éblouir, et je sais pourquoi.

— Tu ne sais rien... Cesse ces sornettes de vieille femme.

Mais Barrira se moquait des remontrances. Provocante, elle agita la tunique sous les yeux des servantes. Le tissu jeta ses feux aussi bien que s'il avait contenu un corps.

— Les hommes éblouis n'ont plus qu'une moitié de cervelle, clama-t-elle. Et parfois, une moitié de cervelle, c'est déjà trop.

Les servantes gloussèrent. L'une d'elles s'enhardit :

— Si tu ne la portes pas pour le seigneur Abu Sofyan, porte-la pour nous, saïda ! Tu seras si belle !

Khadija hésita. En vérité, depuis le début elle masquait mal sa tentation. Barrira disait vrai. Cela ne lui déplairait pas de se montrer devant le puissant Abu Sofyan, l'homme dont le clan dominait la ville, en reine éblouissante. Une pure sottise, mais un grand désir. Finalement, elle dénoua le drap qui l'enveloppait et le laissa tomber à ses pieds.

— Tu n'es qu'une vieille folle, Barrira. Et moi, je le suis plus encore de t'écouter.

## Désert du Hedjaz

Zimba, le guide, tendit le bras vers le nord-ouest.  
— Tabouk, dit-il.

Le soleil bas irritait les yeux. À l'extrémité de la falaise de basalte dissoute dans l'air brûlant de l'horizon, Muhammad devina une tache blanche. À peine plus grosse qu'un épi d'alfalfa, elle ondulait telle une flamme dans l'air surchauffé.

Al Sa'ib ibn Abid fit claquer sa langue.

— Tabouk ! Tabouk et le pays de Sham !

Sous le voile qui protégeait sa bouche de la poussière, on devinait le sourire. Les pieds en appui sur le cou rêche de leurs méharis, les trois hommes se tenaient sur un mamelon qui dominait de quelques coudées le reg de Judham, la porte des riches pays du Nord. Leurs ombres s'étiraient sur les caillasses, se déchiraient sur les touffes racornies des *qahr al luhum*, les « plaies de chair », comme on les appelait.

— Deux heures avant la nuit, reprit Zimba, dont l'accent du Nord hachait les phrases. Avancer encore, et demain on marche tôt. Peut-être on arrive devant Tabouk avant la prochaine nuit.

Derrière eux, au cœur du reg, la caravane martelait la piste dans un grondement grave, assourdi, entrecoupé par le grincement des liens de cuir, d'un cri, d'un appel, du tintinnabusement des boucles

d'un bât mal serré. Plus d'une centaine de bêtes. Des chameaux d'Al Dhana, trapus et sombres. Un peu à l'écart venaient les chamelles des femmes, avec, sanglés sur leurs bosses, les palanquins recouverts de dais aux couleurs violentes.

Ils avaient quitté Mekka dix-sept jours plus tôt. Ils avaient fait vite. Deux fois déjà, Muhammad avait accompli le voyage au pays de Sham. Il n'avait oublié aucune des merveilles qu'il y avait découvertes. L'eau y ruisselait éternellement. Elle emplissait des cuves décorées d'images de pierre : tigres, paons, béliers, colombes, antilopes ou monstres à cornes. Sham : pays de richesse, pays d'opulence où l'on méprisait les hommes du désert.

Les yeux moqueurs du négociant Al Sa'ib cherchèrent ceux de Muhammad.

— Si on marche jusqu'à la nuit, le vieil Abu Nurbel va glapir comme une poule faisane. Ses femmes devront cuire ses galettes dans l'obscurité. Les démons en profiteront pour leur donner mauvais goût.

Muhammad devina ce qu'Al Sa'ib ne disait pas. Il remonta le pan de son chèche sur sa bouche. Annonça qu'il allait prévenir le vieil Abu Nurbel.

Tapotant le cou de son méhari de sa cravache, il le poussa au pied du melon puis, avec de petits grondements de la gorge, le mit au trot pour rejoindre la tête de la caravane.

Al Sa'ib avait vu juste. Sans surprise, Abu Nurbel s'exclama :

— Si on marche jusqu'à la nuit, les femmes n'auront plus de lumière pour monter les tentes et nous préparer les galettes.

Muhammad retint son sourire. Le vieux marchand, qui avait beaucoup investi dans la caravane, était un homme bon. Mais il ne pouvait s'empêcher de faire le vieux. D'avoir le dernier mot en tout. En particulier

avec lui, Muhammad. De lui rappeler, d'une manière ou d'une autre, qu'il n'était qu'un jeune sans expérience. Vingt-sept ans de vie quand lui, Abu Nurbel al Illih ibn Hamda, en avait plus de cinquante. Ou plus de soixante. Qui pouvait savoir ?

Ce n'était pas véritablement un manque de respect, plutôt ce genre de plaisir qu'aimaient s'offrir les vieux. Très souvent des hommes sages, il est vrai. Mais parfois aussi plus savants en caprices et mensonges. Ce qu'il fallait endurer.

Bien que, en ce qui le concernait, lui, Muhammad, Abu Nurbel ne déformât pas la vérité. Il était un homme sans héritage ni richesse, soumis à la volonté des uns et des autres, de son clan, de ses oncles. Il n'avait, comme on disait, que son nom pour lui-même : Muhammad ibn 'Abdallâh.

Au cours de ses deux précédents voyages au pays de Sham, il n'avait eu d'autre tâche que l'entretien des bêtes et la surveillance des chargements. Aujourd'hui encore il ne possédait pas même le méhari qui se dandinait entre ses jambes. La selle sous ses fesses n'était qu'un prêt de son oncle et père adoptif, Abu Talib.

Pourtant, ce voyage promettait d'être différent des précédents. Cette fois, il montait au pays de Sham en véritable marchand. En égal d'Al Sa'ib et d'Abu Nurbel, que ça leur plaise ou non. Ce serait à lui d'acheter sur les riches marchés du royaume de Ghassan. Pas pour son compte, bien sûr. Pour celui de la plus riche des veuves de Mekka : Khadija bint Khowaylid. Une femme assez puissante pour que chacun, à Mekka, la respecte autant qu'un homme.

« Qu'Hobal te protège. Reviens avec ton premier bien, et tu seras un homme heureux... », avait dit l'oncle Abu Talib en guise d'au revoir. Pour lui porter chance et sauvegarde, il lui avait offert une amulette de cornaline du dieu de Mekka.

— Tu te moques du goût de mes galettes, n'est-ce pas, Ibn 'Abdallâh ? s'amusa Abu Nurbel, comme s'il avait lu ses pensées. Tu te moques que mes vieux os se tassent et cliquettent sur le dos de ce chameau depuis trop d'heures. Tu es jeune, et la jeunesse est impatiente. Et toi, Ibn 'Abdallâh, tu l'es plus que tous, on croirait. Impatient de devenir riche. Impatient d'être un homme parmi les hommes. Je sens ça.

Le vieux marchand détacha sa gourde du pommeau de sa selle. Il la tendit à Muhammad.

— Va chercher de l'eau auprès des femmes. Si on doit marcher plusieurs heures, je vais avoir soif.

Il accompagna sa demande d'un clin d'œil narquois. Bien sûr, le vieux savait pour Lâhla. C'était ça, aussi, les vieux : toujours à se débrouiller pour tout savoir. Il s'amusait, oui, mais sur sa face fripée on lisait autant de respect que de provocation. Un fouillis de rides qui suggérait : « Va, montre-nous ce que tu sais faire, puisque tu y tiens tant. »

Une pensée si forte que les démons du désert l'entendirent. Il y eut un hurlement derrière eux. Des cris aigus de femmes. Muhammad pivota sur sa selle. Là-bas en arrière, sous les dais des palanquins, des bras s'agitaient. Épouses, servantes, esclaves, toutes hurlaient en même temps :

— *Gazwa ! Gazwa ! Al razzia ! Al razzia !*

Sous le feu du soleil bas montait une colonne de poussière. Étroite et comme déjà sanglante. Ceux qui soulevaient cette nuée étaient trop loin pour que l'on puisse en discerner le nombre. Ce ne pouvait être qu'une grosse troupe. Vingt ou trente hommes. Guère plus, mais suffisamment pour conduire une razzia. Et maintenant qu'ils s'étaient rendus visibles, ils n'arrêteraient plus avant le combat.

## Une étrange visite

Après avoir enfilé la tunique merveilleuse, Khadija frissonna des pieds à la tête. Au plus faible mouvement, le tissu devenait caresse sur sa peau nue.

Elle s'avança sur la terrasse. La soie ne pesait pas plus que l'air du soir. Les plis se mouvaient sur ses hanches et ses cuisses telle une eau vive. Elle paraissait s'écouler des épaules pour se dissoudre à hauteur de la taille. Seul le plastron frappait à chaque pas contre sa poitrine et, étrangement, faisait songer à une main qui vous repousse.

Khadija s'approcha du parapet surplombant le jardin intérieur, tapi à l'abri des hauts murs entourant la demeure. Le soleil n'était plus qu'une immense boule rouge posée sur les crêtes montagneuses dominant le petit bourg de Ta'if, à quelques journées de marche de Mekka. Déjà, la nuit tombait sur l'immensité terne des vallées qui allaient se perdre dans le désert. Ici, à mi-pente des montagnes, sur un plateau doucement plissé de collines, moutonnait encore le vert des pâtures et des vergers bruissants du murmure des oueds et du pépiement des oiseaux énervés par l'approche de l'obscurité.

Plus tard, Khadija confierait qu'à cet instant lui était venue une pensée étrange, effrayante. Plus qu'un pressentiment. Une sorte de vision. C'eût été trop

dire qu'elle avait songé au jeune Muhammad ibn 'Abdallâh risquant sa vie sur la route du pays de Sham pour y mener ses affaires. Non, ce serait un mensonge.

Ce qui l'avait émue jusqu'aux os en cet instant ne possédait aucune forme précise. Simplement, elle avait vu, ou senti, ou cru sentir, une mise en garde. Quelque chose de fugace. La conscience d'un appel des dieux ? Ou du soleil écarlate ?

Comment savoir ? Tout, dans cette émotion, lui soufflait qu'elle ne devait pas encore revêtir cette tunique. Non, cela devait attendre un autre moment. La porter maintenant serait la souiller.

Puis, aussi vivement qu'elle était venue, cette émotion s'effaça, balayée par les cris des servantes.

— Saïda ! Saïda Khadija !

Excitées, fébriles, elles dressaient un miroir d'argent au milieu de la terrasse.

— Viens te voir avant que la lumière soit trop faible, réclama Barrira.

Malgré les piqûres et le bosselage qui déformaient le reflet ici et là, ce qui était à voir se voyait bien assez. La tunique merveilleuse moulait le corps de Khadija, soulignant beauté et défauts mieux qu'une main ne l'aurait fait. C'était pire que d'être nue. Rien n'échappait au regard : la courbe pleine des cuisses et des hanches, la rondeur du ventre et des épaules, le poids ferme de la poitrine et jusqu'à la pointe des seins qui tendait le tissu comme deux pierres.

Une femme sans plus de jeunesse, mais avec toute l'ampleur d'une chair que plus d'un homme aurait désiré plier sous son désir.

Khadija eut un sursaut de dégoût. Qu'Al'lat la protège ! Était-ce la vision qu'elle voulait offrir à cet hypocrite d'Abu Sofyan ?

Qu'allait-il croire ? Qu'elle voulait se vendre ? Qu'elle le suppliait ? Qu'elle était en mal d'homme et

de jouissance ? Une femme ayant perdu toute raison au cours de son long veuvage ?

Point n'était besoin d'exciter l'imagination d'un homme comme Abu Sofyan al Çakhr. Nul doute que sa visite en était déjà pleine, d'imaginations de ce genre.

Elle donna un coup si violent dans le miroir qu'il échappa aux mains des servantes et rebondit sur la terrasse à grand bruit.

— Êtes-vous folles ? hurla-t-elle. Voulez-vous ma perte ?

Cette fois, Barrira et les servantes comprirent qu'il n'y avait plus à insister. Khadija retira si violemment la tunique merveilleuse qu'elle manqua de la déchirer. Nue à nouveau, elle réclama de l'eau et qu'on la frotte avec des feuilles de sauge et de thym.

— Khadijî ! Tu vas...

— Tais-toi et fais ce que je te t'ordonne. J'empeste le musc comme une bédouine abandonnée. Crois-tu qu'Abu Sofyan ait le nez bouché ? Vous autres, dépêchez-vous, apportez-moi ma robe noire à torsades dorées.

— Saïda... La noire, mais...

— Ne discutez pas ! Vite ! Il ne va plus tarder.

La nuque inclinée, craintives, les servantes s'affaîrèrent autour d'elle. On apporta un nouveau baquet d'eau claire. De cette eau si précieuse et si rare qui nécessitait chaque jour un long ballet de mules afin de remplir une citerne à peine suffisante pour la maisonnée. De nouveau les linges ruisselants volèrent sur la chair nue de Khadija, noyant les parfums âcres et apaisant les émotions malfaisantes.

Quand ce fut terminé, une très jeune servante apporta la simple tunique de lin que Khadija allait revêtir sous la robe. Les yeux de l'esclave dévoraient le corps nu de sa maîtresse, qui levait les bras pour recevoir le vêtement. Elle murmura :

— Que tu es belle !

Un instant plus tôt, Khadija n'aurait répondu que par un grognement méprisant. Mais l'émotion de la servante lui parut si sincère qu'elle se retint, touchée à son tour. Clémence d'Al'lat ! Cette fille à peine nubile la trouvait belle, véritablement. Elle ne voyait ni l'âge ni les usures de son corps de femme mûre. Et qui sait, dans son innocence, cette enfant voyait-elle un peu de vérité ?

— Tu es nouvelle dans ma maison, remarqua Khadija avec douceur.

— Trois lunes, saïda. Mais au service de ta chambre uniquement depuis que nous vivons ici, dans la montagne.

Elle parlait avec aisance, usant avec distinction de la langue du désert du Sud plutôt que de celle de Mekka, mais de façon très compréhensible, malgré son fort accent qui trahissait le pays étranger d'où elle venait.

— Comment te nommes-tu ?

— Ashemou. Ashemou bint Shir al Dhat.

Dans sa fierté, elle haussa le ton et releva le menton. Qu'elle abaissa aussitôt.

— Ici, on dit seulement : « Ashemou de Loin. » Barrira veut qu'on m'appelle ainsi.

Khadija approuva d'un sourire, offrant sa nuque à la douceur des jeunes mains qui l'aidaient à nouer ses cheveux d'une fine résille. Maintenant, elle se rappelait.

Elle avait acquis cette fille au tout début de l'été, après que Barrira lui eut conté son histoire. Au printemps, Yâkût al Makhr, le mercenaire, l'avait capturée lors d'une razzia contre une caravane rejoignant Sohar, très loin dans les pays de l'Est. Yâkût assurait qu'elle était aussi vierge qu'une nouveau-née et, surtout, fille de seigneur. Ce qui était possible. Elle avait la peau très claire, les yeux en forme d'amande

et cette distinction des filles élevées sans la crainte des puissants.

« Elle est plus étrange que belle, avait précisé Barrira. Ce puant d'Al Makhr en demande cher. Trop cher. Personne n'en veut. Pourtant, cette fille n'est pas comme les autres, Khadjî. Bien qu'elle soit entre les mains de ce malfaisant de Yâkût, elle ne trahit aucune peur. Peut-être ignore-t-elle ce qui l'attend si ce bonhomme ne la vend pas. »

Khadija connaissait le cœur de Barrira et sa détestation d'Al Makhr, qui portait un égal mépris à tous ceux qu'il pensait inférieurs. Et elle savait aussi ce qui attendait les trop belles esclaves trop chères. Quelle femme aurait pu s'en réjouir ?

« Achète-la, avait-elle ordonné. On pourra toujours la revendre au pays de Sham si elle ne convient pas. »

En vérité, cela n'avait pas été une mauvaise affaire. L'achat avait rendu Yâkût al Makhr plus attentif lorsque Khadija, Al Sa'ib et le vieil Abu Nurbel avaient voulu louer ses services pour protéger leur prochaine caravane à destination du nord. Ce qu'il devait être en train de faire à l'instant même.

Khadija enfila la robe de laine fine alourdie par les torsades de fil d'or.

— Pour une fille de loin, dit-elle en ajustant ses manches sur ses bracelets d'argent et d'ivoire sculptés, tu parles plus que convenablement la langue du désert.

— J'ai passé beaucoup de temps au pays de Morâd avec mon père. J'y retournais quand... il est arrivé ce qui est arrivé.

Une pointe de tristesse s'était glissée dans sa voix à l'évocation de ce cruel moment. Mais aucune crainte ne se lisait sur son visage, où la jeunesse empêchait encore de deviner la femme. Barrira avait raison. Un joli caractère.

Déjà la vieille nourrice claquait des mains, ordonnant aux servantes de se retirer. Un lourd frottement de sandales venu de l'escalier annonça les serviteurs porteurs des lampes.

Khadija eut un geste vers la belle esclave.

— Reste près de moi, fille de loin, réclama-t-elle.

Les hommes apparurent, conduits par un grand Perse au crâne aussi brillant que du bronze et dont la main gauche était remplacée par un étui de cuir. D'un bref coup d'œil il jaugea la tenue de Khadija. Un fin sourire adoucit ses traits. Avec familiarité, il se tourna vers la vieille Barrira, levant un sourcil en une question muette.

— Elle n'a pas voulu, grinça la nourrice en chassant les servantes.

Le rire d'Abdonāi le Perse résonna jusque dans la cour.

— Je te l'avais dit.

— Que lui avais-tu dit ? s'étonna Khadija.

Abdonāi désigna la magnifique tunique que Barrira tenait délicatement sur son bras.

— Que tu ne voudrais pas porter cette splendeur devant Abu Sofyan.

Il s'inclina, souriant avec cette assurance qui ne l'avait jamais quitté, pas même durant les années où il n'avait été qu'un esclave du défunt mari de Khadija. Douze ans avaient passé depuis la mort de ce maître qui lui avait tranché la main au combat avant de l'asservir. Il était redevenu un homme libre. Pourtant, quand Khadija lui avait proposé de retourner parmi les siens, en terre de Perse, il avait refusé.

« Où serais-je mieux qu'ici, si tu veux encore de moi, saïda Khadija ? »

Depuis, s'il était en ce monde un homme en qui elle pouvait avoir confiance, c'était lui, son garde du corps, son intendant, Abdonāi le Perse.

Il ajouta :

— Tout est prêt dans la salle du repas. Abu Sofyan a envoyé deux esclaves porteurs d'une offrande. Une chose lourde et haute enveloppée dans un tapis de Saba. Il ne va pas tarder. Il attend que la nuit soit complète afin que ses serviteurs lui ouvrent le chemin dans les rues de Ta'if avec des torches. Il aime se donner en spectacle.



## Le piège des chamelles

Tout alla vite.

De nouveaux cris jaillirent de la caravane. Du coin de l'œil Muhammad devina Yâkût al Makhr, le chef des hommes d'armes, qui déjà levait son sabre. Hurlant, il haranguait ses mercenaires tout en faisant tournoyer son méhari noir.

Puisse-t-il être aussi courageux et cruel qu'on le prétend, songea Muhammad.

Le vieil Abu Nurbel fit pivoter son méhari pour rejoindre le mercenaire. Dans un réflexe, Muhammad bascula sur le flanc de sa monture, attrapa la bride serrée sur la joue du chameau d'Abu Nurbel. D'une torsion du poignet, il l'immobilisa. Le vieux glapit de fureur, leva sa cravache pour le frapper au visage.

— Abu Nurbel ! Non ! hurla Muhammad. Écoute-moi. Laisse Yâkût se battre. Conduis la caravane et les femmes vers l'est, protège-les !

La bouche béante et les yeux agrandis de colère, le vieux le dévisagea. Muhammad crut que la cravache allait s'abattre sur lui. Il insista :

— Je t'en prie, fais-moi confiance ! Je vais lancer les vieilles chamelles contre eux. Sauve la caravane. Éloigne-la du combat !

Le temps d'un éclair, ils s'affrontèrent du regard. Autour d'eux les cris redoublaient. Les esclaves

braillaient, frappant les chameaux et semant le chaos en transmettant leur panique aux bêtes.

Là-bas, dans la brume solaire, la ligne noire des pillards grossissait. On eût cru une rangée d'insectes malfaisants dansant dans l'air brûlant du reg.

La nuée de poussière couleur de sang était trop vive pour une course de chameaux, jugea Muhammad. Sans doute y avait-il parmi eux des hommes à cheval.

— S'il te plaît, Abu Nurbel, répéta-t-il, fais-moi confiance.

Une grimace déforma le visage du marchand. Peut-être l'esquisse d'un sourire ou d'une moquerie. Sa main abattit la cravache sur le col de son chameau, le relançant vers la tête de la caravane. Dans l'air tout vibrant de vacarme, Muhammad crut entendre le cri du vieux :

— Que le jugement de la déesse Al'lat s'accomplisse, Ibn 'Abdallâh ! Qu'elle te protège ou te châtie !

Les pillards étaient désormais assez proches pour qu'on pût les compter. Plus d'une trentaine. Peut-être le double des hommes de Yâkût. Et parmi eux une bonne dizaine de cavaliers. En avant des méharis, leurs chevaux galopaient sur le sol dur. Leurs sabots soulevaient des gerbes de sable couleur fauve.

Yâkût al Makhr mettait en ordre sa ligne de combat. Les *nimcha*, les sabres du désert, brillaient dans le soleil couchant.

La manœuvre des pillards, chacun la connaissait. Au dernier moment, le groupe des cavaliers se diviserait. Les uns à gauche, les autres à droite, ils fileraient comme le vent pour contourner la ligne de Yâkût. Ils fondraient sur elle afin de l'attaquer à revers alors que le gros des pillards monterait au combat de front. Les hommes de Yâkût allaient devoir se séparer eux aussi, se scinder en trois groupes de combat, chacun en trop petit nombre. Une bataille inégale dont l'issue semblait connue d'avance.

Peut-être pas.

Et si les démons du désert avaient envie d'accorder une chance à Muhammad ibn 'Abdallâh ?

À l'arrière de la caravane qui s'éloignait sous la garde d'Abu Nurbel, le fidèle Bilâl accomplissait son devoir.

Cet esclave d'Éthiopie, sans âge et noir comme la nuit, sérieux comme un prêtre d'Al'lat, possédait une voix capable de renverser les murs. Il veillait jalousement sur le neveu de son maître Abu Talib. C'était sa mission durant ce voyage. Il la remplissait avec ferveur. Depuis longtemps, sans que nul ne comprît pourquoi, il adorait celui qu'il appelait « Petit Maître Muhammad ».

Se démenant à l'arrière de la caravane, Bilâl en séparait un troupeau de vieilles chamelles. Des bêtes qui certainement avaient enduré plus d'une razzia, laides, les flancs lustrés par les sangles et des charges portées depuis trop d'années. Fixées à leurs sous-ventrières, de longues bandes de cuir, teintées du même rouge que la poussière du reg, les reliaient par cordées de six, les empêchant de s'écarter les unes des autres de plus d'une trentaine de pas.

Muhammad rejoignit Bilâl au galop. Ils étaient prêts. Depuis le départ de Mekka, le soir devant les tentes, ils avaient tant de fois répété la manœuvre, comme on se raconte un conte. Imaginant l'assaut des pilleurs, leur fureur en découvrant la ruse. Priant pour qu'Al'lat leur donne l'occasion d'éprouver leur idée et redoutant plus encore son verdict.

L'heure était venue. La déesse du désert avait décidé. On allait savoir.

Muhammad arracha l'une des brides des mains de Bilâl, écarta la chamelle de tête de l'une des deux cordées.

— Moi sur la gauche et toi sur la droite !

Le grand Noir sourit. Il brailla :

— Gare aux lames, Petit Maître ! Qu'Hobal te protège.

Sa voix submergea le vacarme. Un frisson parcourut le corps de Muhammad.

La mise en place du combat avait commencé.

Face au soleil, Yâkût divisait ses hommes en trois groupes. Ceux des flancs s'écartaient déjà pour recevoir la charge des cavaliers. Cinq mercenaires, pas plus. Muhammad les admira. Ils possédaient un courage inouï, le goût de la guerre. Ils savaient que la mort, très certainement, allait les prendre avant la nuit, que la douleur allait les faire hurler. Ils n'en montraient rien. Ils avançaient au petit trot, bridant la nervosité de leurs méharis. Ils n'avaient qu'une chance : rendre la course de l'ennemi la plus longue possible, essouffler les chevaux dans des galops de travers, user les nerfs des pillards pour, au dernier instant, les affronter, à un contre trois ou quatre.

En vérité, il aurait été mille fois mieux qu'ils patientent encore. Qu'ils laissent le temps aux chamelles de se mettre en place. Mais lorsque Muhammad avait exposé son plan, quelques jours auparavant, Yâkût avait explosé de fureur et de mépris :

— Me prends-tu pour un homme qui joue avec de vieilles chamelles, Ibn 'Abdallâh ?

Il n'en avait plus été question. Muhammad savait quand il devait se taire. Il avait compris qu'il ne faudrait compter que sur Bilâl et lui-même. Mais, après tout, c'était un bien pour un mal. La surprise pouvait valoir bien des sabres.

Maintenant, le sol grondait sous la charge des chevaux. Ils n'étaient plus qu'à une portée de flèches. Sur la fine encolure des montures, on devinait les visages hurlants des pillards entre les bandes flottantes des chèches. À hauteur de leurs hanches, les lames courbes des nimcha étincelaient.

Ils se séparèrent à l'instant où Muhammad et Bilâl parvenaient enfin à mettre leurs chamelles au trot. Il ne fallait pas en attendre plus. Elles étaient trop vieilles, trop molles et trop dolentes pour courir. C'était cela précisément ce qui faisait leur qualité.

Les hurlements de Bilâl recouvrirent les cris des guerriers. Du coin de l'œil, Muhammad vit Yâkût pivoter sur sa selle. Il agita son sabre en braillant de fureur. Une colère et des ordres qui se passaient d'explications.

Bilâl l'ignora superbement. Muhammad aussi. L'un et l'autre obliquèrent plus encore vers la gauche et la droite. Muhammad tira sur la bride de la chamelle de tête. De toutes ses forces il fouetta ses flancs pour qu'elle maintienne son trot.

Qu'Al'lat lui vienne en aide ! Que chaque chose s'accomplisse comme elle le devait ! Qu'Al'lat prenne sa vie ou lui donne raison !



## Abu Sofyan

Abdonāï le Perse avait vu juste. Abu Sofyan al Çakhr se présenta à la porte de Khadija à la nuit pleine. Dix hommes porteurs d'autant de torches et de sabres l'escortaient. Se fût-il rendu sous la tente d'un ennemi qu'il n'eût pas été moins entouré.

En qualité de gouverneur de la maison, Abdonāï lui ouvrit la grande porte du mur d'enceinte. Il s'y était préparé. Six serviteurs l'entouraient, trois à droite, trois à gauche. Il salua, s'inclinant aussi bas que nécessaire, le poignet de cuir pressé contre sa poitrine.

Cela plut à Abu Sofyan. Il laissa un sourire naître sur ses lèvres minces. Resplendissant de puissance, jeune et vigoureux, le visage affichant les marques d'un pouvoir acquis de naissance, il portait la barbe finement taillée des sages de Mekka, et ses cheveux longs de puissant du désert étaient noués par un anneau d'argent. Il retira sa cape, la laissa tomber entre les mains du serviteur le plus proche. Il arborait une tenue de cavalier : tunique courte aux couleurs vives, amples chausses de fine laine ocre retenues par un ceinturon de lin qui soulignait la minceur de sa taille et la nervosité de son corps. Incrusté d'étoiles et de lunes de nacre, un large baudrier de cuir lui barrait la poitrine. Sa hanche supportait un étui de

dague en argent plus large que la main. Le manche de la lame, sculpté dans la défense d'un éléphant d'Éthiopie, représentait le bond d'un lion du Nefoud.

D'un signe à peine esquissé, Abu Sofyan rendit son salut à Abdonai. Il observa la cour illuminée par quantité de torches. Selon la tradition, le mur encerclait plusieurs bâtisses basses, celles des serviteurs, le jardin et les enclos du petit bétail. Au centre, haute de trois étages et reposant sur d'épaisses fondations de pierre, dominait la maison même de Khadija bint Khowaylid. D'une hauteur sans égale à Ta'if. Une unique porte en bois de cèdre peint de bleu, énorme, assez large pour le passage d'un char, y donnait accès. Aux étages, de nombreuses fenêtres perçaient les murs. Au sommet, surplombant la vallée, les lueurs de torches formaient de grands halos dans la nuit, dessinant les murs de la terrasse.

Le battant droit de la porte d'entrée était troué d'un huis de la taille d'un homme. Il était ouvert. Deux serviteurs l'encadraient en levant leurs torches. Sans un mot, Abdonai s'y dirigea, suivi d'Abu Sofyan.

Obéissant aux instructions données plus tôt, les hommes de Khadija s'interposèrent quand l'escorte d'Abu Sofyan voulut emboîter le pas à son maître. Un homme protesta. Abdonai se contenta de dévisager l'invité de sa maîtresse en haussant les sourcils. D'un geste bref, aussi désinvolte que s'il chassait un tourbillon de mouches, Abu Sofyan ordonna à ses serviteurs de céder. Point n'était besoin qu'un esclave perse affranchi lui rappelle les lois de la bienséance : jamais un homme du Hedjaz n'allait partager le repas d'une veuve avec une escorte.

Khadija saisit la main de la jeune Ashemou et l'entraîna dans un couloir ténébreux. Derrière elles résonnaient les pas de Barrira, lourds de sa mauvaise humeur. Ce vestibule longeait la grande salle

occupant le rez-de-chaussée de la maison, seule pièce où les étrangers étaient autorisés à pénétrer. Sur le côté gauche du couloir, presque en son milieu, le mur était entaillé par une étroite ouverture. Un délicat tressage en bois d'amandier y était encasté, permettant d'observer la salle sans être vu. Le centre de la pièce de réception était éclairé par une demi-douzaine de lampes à huile, les murs restant dans la pénombre. Tapis et coussins recouvraient le sol comme dans une tente. Khadija avait également réclamé qu'on y disposât, face à face, deux sièges bas de bois et de cuir. Entre eux, de la taille d'un enfant, patientait « la chose lourde et haute enveloppée dans un tapis de Saba », pour reprendre les mots d'Abdonai : le présent d'Abu Sofyan al Çakhr.

La pièce était encore vide. Bientôt on entendit le grincement de l'huis. Abdonai apparut, Abu Sofyan dans son sillage. Brillants sous l'effet des lampes, les yeux du puissant Al Çakhr fouillaient l'obscurité. À peine les deux hommes furent-ils au centre de la salle que des servantes approchèrent. L'une portait une aiguière de cuivre emplie d'eau parfumée, l'autre un linge blanc, une troisième tenait un plat de terre garni de boulettes de viande de chèvre aux herbes roulées dans des feuilles d'oseille. Enfin une dernière jeune fille déposa sur les tapis un épais plateau de bois chargé de gobelets d'argent et d'un pot de lait fermenté aromatisé de tranches de *zenj*, le gingembre.

Désignant de son unique main les servantes, les coussins et les sièges, Abdonai proposa :

— Seigneur Abu Sofyan, prends tes aises, ma maîtresse t'en prie. Elle sera là dans un instant.

Sans attendre de réponse, il salua et disparut dans la pénombre.

Derrière le moucharabieh, ne perdant rien de ce qui se passait dans la pièce, Khadija sourit. Cette mise en scène, convenue avec Abdonai, se déroulait selon

son goût. Si Abu Sofyan s'en étonnait, il prenait soin de n'en rien montrer.

Négligeant les servantes, il s'approcha du présent qu'il avait fait apporter. Hésitant, il palpa le tapis qui le dissimulait. Ses doigts serrèrent la cordelette de cuir qui le retenait comme s'il voulait la dénouer. Changeant d'avis brusquement, il se redressa pour faire face aux servantes.

Avec soin, il choisit une boulette de viande sur le plat qu'on lui présentait. Il eut un murmure inaudible pour celles qui le guettaient derrière le moucharabieh. Elles virent l'esclave baisser les yeux et incliner la nuque.

Alors qu'il croquait dans la viande, le blanc de ses dents étincela. Barrira soupira :

— Quel bel homme, Khadjiî...

Khadija la fit taire d'un geste. Abu Sofyan inspectait à nouveau les ombres autour de lui. Ses yeux glissèrent sur le moucharabieh sans rien y deviner de suspect. Il réclama un gobelet de lait fermenté. Cette fois, sa main s'attarda sur le bras qui lui présentait le gobelet et chercha à remonter sous la manche de la tunique. D'une torsion du buste, qu'elle évita de rendre trop violente, la servante s'écarta. Le rire d'Abu Sofyan résonna dans la salle.

Khadija approcha sa bouche de l'oreille d'Ashemou.

— Cet homme ressemble-t-il aux puissants de ton pays ? souffla-t-elle.

Ashemou acquiesça d'un signe de tête.

Abu Sofyan maintenant réclamait l'aiguière pour se laver les mains. Il saisit le linge pour s'essuyer la bouche, puis le jeta au pied de l'esclave. Quand elle s'inclina pour le ramasser, les doigts d'Abu Sofyan glissèrent sur ses reins et ses fesses. Jusque dans le couloir, derrière le moucharabieh, on entendit de nouveau le rire du puissant Al Çakhr.

— Oui, renchérit Khadija. D'un bout à l'autre du grand désert, ils se ressemblent tous.

Elle poussa Ashemou devant elle.

— Viens avec moi. Quoi que ce puissant te dise, reste silencieuse.

Dans leur dos, Barrira, anxieuse, marmonna :

— Khadjiî, ne fais pas de bêtises !



## La bataille

La déesse choisit.

Les cavaliers prirent au plus large, dessinant une longue courbe. Lorsqu'ils furent proches à se toucher, ils ralentirent. Les fins chevaux passèrent du galop au trot, puis au pas. Nerveux, dansant, la croupe fébrile. Les nimcha pointées vers le ciel, les cavaliers hurlèrent des insultes, vomirent des ignominies. Les unes et les autres se perdirent dans la poussière et le vacarme qui montaient de partout, le désert n'étant plus que tumulte. On aurait pu croire que les ennemis hésitaient. Qu'ils redoutaient le combat. Mais ce n'était que le spectacle de leur vanité et d'une ruse éculée pour humilier les guerriers de Yâkût. Leur faire bouillir le sang et perdre la raison.

Et les attirer dans une charge fatale.

Ce fut leur grande erreur. Leurs tergiversations donnèrent à Muhammad le temps de placer, toute étirée, molle et lente, sa cordée de chamelles au travers de leur trajectoire. On pouvait penser qu'il voulait les défier, les provoquer avec ces dérisoires bestiaux. Les pilleurs le crurent. Ils s'esclaffèrent. Nouveaux cris, rires et gueulements de moquerie. Tout un ciel d'insultes.

Un instant, Muhammad craignit que les hommes de Yâkût cèdent à la provocation, qu'ils se précipitent stupidement dans l'espace entre les chamelles.

Allât veillait. Ils n'en eurent pas le temps. Les piliards cravachèrent leurs chevaux. Babines retroussées, gueules béantes, les pur-sang bondirent. Fracas de sabots et flammes d'acier déchirèrent l'air. Une poignée de terribles secondes.

Muhammad abandonna la bride des chamelles. Indifférentes aux braillements humains, celles-ci s'immobilisèrent, le cou tendu, ne comprenant plus ce qu'on exigeait d'elles.

Tenaillé par la peur, Muhammad poussa brutalement son méhari à l'écart de la trajectoire des chevaux. Repris par l'orgueil, les reins brûlants, les doigts serrés sur sa dague, il le fit volter aussitôt, la poitrine vibrante du vacarme de l'assaut. Il eut juste le temps de se rendre compte que la disposition des chamelles était parfaite.

Aveuglés par leur arrogance, saisis d'une folie de Bédouins, les pilleurs galopaient droit sur l'espace libre entre les six vieilles chamelles. S'enivrant déjà de la faiblesse de ceux qu'ils allaient abattre. La joie du combat leur brûlant la gorge.

Ils ne découvrirent les lanières reliant les chamelles que trop tard. Ou ne les virent pas du tout. Les antérieurs des chevaux y butèrent. Le cuir se tendit. Entraîna les lourdes chamelles comme des sacs de pierre. Les culbuta.

Le cuir trancha les jarrets, les épaules. Coupa les muscles fins gorgés de sang. Les chevaux poussèrent des hennissements venus de l'enfer. La gorge tendue, les yeux exorbités, ils basculèrent. Dans un chaos de pattes et de ruades, ils désarçonnèrent leurs cavaliers qui tombèrent dans ce magma de fureur et de sang. Poitrails déchirés, têtes et membres broyés roulèrent

sur la caillasse du reg dans un guelelement assourdissant d'hommes et de bêtes.

Fasciné, retenant à grand-peine son méhari terrorisé, Muhammad ne pouvait détacher le regard du massacre qu'il avait déclenché. À grands coups de lame, un pillard se dégagea des entrailles de son cheval qui venait de l'écraser à demi. Le sang lui couvrait le visage. Des morceaux de viscères adhéraient au baudrier barrant sa poitrine. Il manqua de s'effondrer en se redressant. Sans doute avait-il une jambe brisée.

Dans un effort surhumain qui lui laissa la bouche béante sur un cri silencieux, rassemblant ce qu'il lui restait de forces, il se propulsa en avant. D'un moulinet de son sabre, il tenta de faucher une patte du méhari de Muhammad. La bête sentit venir le coup. Elle s'écarta brutalement. Muhammad vida sa selle et chuta lourdement sur le sol, perdant son arme. Il cherchait à se redresser quand le pillard lança sa nimcha droit sur sa poitrine. Muhammad roula sur lui-même. La lame trancha le tissu de sa tunique à hauteur d'épaule et ripa sur une pierre dans un tintement d'étincelles.

Muhammad l'entendit crisser dans la poussière rouge de sang. D'un même mouvement, il s'empara du sabre de son agresseur et se redressa. Les yeux fermés, les deux poings noués sur la nimcha, il se laissa tomber sur sa poitrine. Dans ses poignets il devina l'aisance avec laquelle le fer entra dans la chair et brisait les os. Avec une rage qui faillit lui ôter toute conscience, il pressa l'arme de tout son corps, de toutes ses forces sur l'homme qui se débattait. Des doigts gluants cherchèrent sa gorge. Des mains trop faibles. Il y eut une secousse, un grand gargouillis de sang. C'était fini.

Muhammad repoussa le cadavre et se mit à genoux. Au-dessus de lui, tout autour, les hommes de Yâkût combattaient à grands coups d'acier. Le temps d'un éclair, il voulut jeter le sabre du pilleur pour chercher sa dague. Mais son poing se crispa sur la poignée. Une émotion violente le secoua devant la dépouille de celui qu'il venait d'abattre. Pour la première fois de sa vie, il avait tué un homme.

Il n'eut pas à combattre pour reprendre son méhari. Les assaillants qui avaient survécu au piège des chammelles tentaient maintenant de fuir.

Sur l'autre aile, Bilâl avait tout aussi bien réussi que lui à briser la férocité des cavaliers. Leur débandade avait stoppé net la charge frontale des pilleurs. C'en était fini de leur raid. Tous, ils tentaient à présent d'échapper à la colère des hommes de Yâkût, que la victoire excitait comme des démons.

Muhammad nettoya la lame de la nimcha avec le vêtement déchiré du cadavre. La tête encore bourdonnante de violence, il admira l'arme qui avait failli lui ôter la vie avant de le sauver. L'acier épais dont la courbe très douce évoquait la hanche d'une femme luisait dans le crépuscule avec un ondoielement d'eau sous la lune. De fines lettres, trop fines pour être lisibles dans la lumière évanescence du jour, étaient gravées dans le métal. Tout contre la garde, il remarqua un quillon d'acier plus clair avec deux boucles en forme de fleur de Jéricho. Une belle arme de valeur, comme seules en produisaient les grandes forges du pays de Sham. Une nimcha certainement volée lors d'une précédente razzia.

Et le premier des biens acquis par Muhammad ibn 'Abdallâh dans ce voyage qui n'était déjà comme aucun autre.

Sentant le sang séché craqueler sur ses lèvres et ses joues, Muhammad fixa le ciel pourpre. Du fond du cœur il remercia la grande Al'lat. Elle avait décidé et choisi. Et lui, maintenant, il était impatient de savoir ce qu'en dirait Abu Nurbel et Al Sa'ib.



## La déesse Al Ozzâ

Suivie d'Ashemou, Khadija pénétra dans la lumière dorée des lampes à huile.

— Seigneur Al Çakhr, sois le bienvenu dans ma maison de veuve !

Abu Sofyan ne l'avait pas entendue approcher. Il sursauta légèrement. Son regard glissa sur le visage de Khadija pour fixer celui de la jeune Ashemou. Puis revint sur Khadija, courut sur la grande et austère robe noire et la mine sévère de son hôtesse. Il inclina doucement la tête, pressant la main sur sa poitrine barrée du baudrier, affichant toute l'apparence d'un sage respect.

— Cousine bint Khowaylid ! La main d'Al'lat sur toi et ta maisonnée ! Tu vis dans un palais digne des reines de Yarim.

— Tes mots sont faits pour flatter, seigneur Al Çakhr. Reine, je ne le suis pas, mais cette maison, il est vrai, est pareille à celles du pays de Yarim. Comme tu le sais, mon époux l'a fait construire par des maçons de là-bas.

— Âmmar al Khattab, ton époux, était un sage.

— Un sage que la Grande Assemblée de Mekka n'a pas su écouter comme elle l'aurait dû.

— C'était il y a longtemps.

— Trouves-tu ? Six années seulement qu'on lui a fermé les yeux. Pour moi, de toutes petites années. Elles sont passées comme une saison.

Le ton paisible de Khadija décontenança Abu Sofyan. Même dans ce reproche qu'elle venait de lui faire, les mots coulaient de ses lèvres avec une douceur à peine teintée d'ironie. En outre, la présence de la jeune et belle esclave étrangère attisait sa curiosité. Il avait beaucoup de mal à ne pas la dévisager, à ne pas tenter de deviner le jeune corps masqué par les vêtements larges et humbles qui le recouvraient.

Il inclina la nuque et agita les mains en signe de protestation.

— Non, non, cousine Khadija ! Pas de seigneur Al Çakhr, pour toi ! Nous sommes tous filles et fils de Qoraych, notre premier ancêtre...

Khadija approuva d'un battement des paupières avant de claquer des mains. Aussitôt, les servantes réapparurent, chargées de plats de fromages et de viandes grillées, de dattes et d'olives, de purée de figues et de galettes fumantes. La salle s'emplit d'odeurs. À l'exception des trois plus âgées, les servantes se retirèrent à petits pas dans un froissement de tissu.

Khadija prit place sur l'une des chaises. Ashemou s'accroupit derrière elle sur un coussin. Khadija désigna le siège en face d'elle.

— Que ma maison soit la tienne, cousin Abu Sofyan. Tu as voulu me voir. Une veuve ne pouvait te visiter. Bois et mange, et parle. Je t'écoute.

Comme subjugué par le ton débonnaire de Khadija, Abu Sofyan fut sur le point d'obéir. Puis il se rappela son présent, toujours précieusement enveloppé à ses pieds.

— Ah ! s'exclama-t-il. Cousine Khadija, je ne pouvais te visiter les mains vides. Ceci est pour toi.

Avec un peu de précipitation, il dénoua la cordelette de cuir, rejeta les pans du tapis et dévoila le mystérieux objet.

Ashemou et les servantes ne purent retenir un cri. Peut-être même entendit-on, sans y prêter attention, l'exclamation de surprise de Barrira derrière le moucharabieh. Les lèvres de Khadija s'entrouvrirent, mais elle sut retenir son souffle.

Abu Sofyan saisit une lampe. Il approcha la flamme pour que l'on pût mieux voir.

D'une épaisse plaque d'albâtre se détachait le corps nu d'une femme. Un corps parfait, sculpté et poli dans la masse. La femme tenait les mains réunies sous sa poitrine, les doigts serrés sur une coupe. Il semblait que ses seins, pleins et jeunes, les pointes hautes et fermement sculptées, reposaient sur ses avant-bras. Fixé dans la plaque d'albâtre, un collier de perles colorées, verre et pierres, glissait dans leur sillon.

Le visage, très ovale, serein, était parfaitement dessiné. La bouche était courte et les lèvres larges sous un nez long dont les narines s'évasaient ainsi que des coques de cardamome. De larges tresses taillées dans l'épaisseur de la pierre dessinaient la chevelure.

Les yeux étaient le plus extraordinaire. De fines rainures creusées dans la pierre opalescente en esquissaient les formes : deux amandes avec, incrustés en leur cœur, deux disques de lapis en guise d'iris. Une pâte de verre dorée remplissait l'arc sous les cils, tandis qu'un enduit noir, épais, mêlé de poussière d'argent scintillante, évoquant les ailes déployées d'une colombe, comblait la courbe des sourcils. Un regard troublant, presque vrai. Cependant distant et plein de savoir, comme celui des esprits qui arpentaient les mondes inaccessibles aux humains.

Abu Sofyan fit passer sa lampe derrière la statue. De nouveau les servantes crièrent de stupeur.

La flamme dansante de la mèche huilée semblait se fondre dans l'âme laiteuse de l'albâtre. Au cœur du corps sculpté, une lumière sourde, chaude, proche de celle d'un brasier, presque liquide, attisait une vie mystérieuse.

Comme les servantes, comme Ashemou, Khadija vit soudain frémir le visage. Les courtes lèvres parurent s'entrouvrir. Qui sait si elles ne prononcèrent pas quelques mots. Un murmure. Tandis que l'étrange regard de lapis, au bleu devenu presque noir, puis d'un ocre de crépuscule, se déplaçait. Se fixait ici et là. Puis ce furent les mains, les doigts qui jouèrent sur le bord de la coupe. Et les seins si parfaits tremblèrent comme sous l'effet d'une caresse.

Abu Sofyan retira brusquement la lampe. L'air écrasa la flamme, manquant de la souffler. La vie disparut du corps de la statue. L'albâtre ne fut plus que pierre, massive et dure. Et le regard de lapis, si troublant un instant plus tôt, était désormais aussi distant que celui des morts avant leur voyage dans l'autre monde.

Abu Sofyan, tout sourire, fit claquer sa langue, hochant la tête comme s'il découvrait lui-même le mystère qu'il venait d'offrir. Il reposa la lampe, désigna le corps d'albâtre de ses doigts longs et élégants.

— Al Ozzâ la très puissante. Voilà qui est cette femme. Al Ozzâ, la grande déesse du savoir de la nuit, dont l'astre brille dans le ciel avant même que l'obscurité se pose sur nous.

Sa main se referma sur le lion bondissant de sa dague. Un instant, debout et cambré, il toisa Khadija et les femmes de la maison comme il aimait toiser les serviteurs et les épouses chez lui, en maître tout-puissant qu'il se savait, capable de prendre la vie ou de l'épargner, comme bon lui semblait.

## La victoire de Muhammad

— Les chamelles ! Les chamelles ! Muhammad ibn ‘Abdallâh, le roi des vieilles chamelles !

Al Sa’ib riait, la poitrine vibrante de soulagement et d’admiration. Dès les premiers hurlements, Zimba le guide et lui avaient rebroussé chemin, se précipitant vers la caravane, aidant Abu Nurbel et les esclaves à éloigner les précieux chameaux et les femmes hors de portée des pillards.

Muhammad venait de répondre à leurs questions angoissées. Oui, le piège des chamelles avait fonctionné. Les pillards avaient lancé leurs chevaux droit dedans. Ils étaient morts ou débandés avec le reste de la razzia. Yâkût et ses mercenaires n’avaient pas dû perdre plus d’un ou deux hommes. À peine quelques blessés, sans doute. Ils poursuivaient les malfaisants pour les tailler en pièces avant que la pleine nuit ne les sauve. La caravane était en sécurité.

Al Sa’ib et Abu Nurbel ne pouvaient détacher leurs regards de Muhammad, comme s’ils le reconnaissaient à peine sous la croûte de sang et les vêtements déchirés. Al Sa’ib s’esclaffa.

— On va entendre chanter Yâkût al Makhr ! Avec tes vieilles chamelles, tu lui as volé son beau combat, Ibn ‘Abdallâh. Tu ne t’es pas fait un ami.

Le vieil Abu Nurbel trancha l’air de la main.

— Yâkût al Makhr est payé, et beaucoup, pour protéger notre caravane, pas pour le plaisir des combats. Ibn 'Abdallâh a fait son devoir.

— Ibn 'Abdallâh lui a donné une leçon, oui ! gloussa Al Sa'ib. Et Yâkût n'est pas un homme qui prend plaisir à apprendre.

Il n'ajouta rien de plus. Ce n'était pas la peine. La réputation de Yâkût al Makhr était connue de tout le Hedjaz. Qu'il faille attaquer ou défendre, nul ne mettait en cause son courage. On le disait goûtant toutes les cruautés. Ce que ses yeux laissaient parfois deviner. C'était un homme d'orgueil plus que de ruse, davantage porté aux mouvements d'humeur qu'à l'obéissance. Et fort soucieux de son apparence et de sa beauté, la barbe aussi soignée qu'un jardin de Sham, les paupières épaisses de khôl. Une balafre ancienne serpentait de sa tempe à sa narine. Il en enduisait l'ourlet clair avec une pommade parfumée qui plaisait aux femmes, prétendait-il.

Sa renommée aux armes avait attiré auprès de lui des jeunes hommes rêvant de partager sa gloire. Ils formaient ainsi une petite troupe très redoutée. Les marchands de Mekka les payaient grassement pour défendre leurs caravanes plutôt que les piller. Ce qu'avaient fait le vieil Abu Nurbel et saïda Khadija, ainsi que, quoiqu'en rechignant devant la somme, le négociant Al Sa'ib. Et, bien sûr, pour Yâkût al Makhr, un Muhammad ibn 'Abdallâh ne valait pas davantage qu'un Bédouin. Un homme à peine plus respectable qu'un esclave et à qui ses oncles, et maintenant la riche Khadija, faisaient l'aumône d'un emploi.

Oui, Al Sa'ib avait raison. Si ce soir Yâkût, sans autre blessure que celle de son infini orgueil, les rejoignait devant les tentes, il y aurait un nouveau combat à livrer.

Comme si souvent, Abu Nurbel parut avoir deviné les pensées de Muhammad. Sur un tout autre ton, il déclara :

— Qu'Al'lat garde sa paume sur toi pour l'éternité. Ce qu'on te doit, on s'en souviendra.

Al Sa'ib déclara qu'il fallait trouver un endroit sûr avant la nuit.

— Rien ne garantit que les pillards ne reviendront pas pour se venger. Et, cette fois, plus de chamelles pour nous défendre.

— Juste, approuva Abu Nurbel. As-tu une idée, guide ?

Zimba ne répondit pas sur-le-champ. Ses yeux fouillèrent le reg et les replis de la grande falaise de basalte, maintenant creusés d'ombres par le crépuscule.

— Une fois, je suis allé par là, dit-il en désignant un point presque en face d'eux. Trouvé un peu d'eau. En hiver, après la saison pluies. Il y a longtemps.

— Il y a longtemps, grommela Abu Nurbel, la voix pleine de doutes. Saurais-tu nous y conduire sans nous perdre ?

Comme à son habitude, Zimba prit le temps de peaufiner sa réponse. Finalement, il s'inclina sur le côté de sa selle et cracha dans la poussière.

— Tu paies pour être conduit, Abu Nurbel al Illih. Pas pour être perdu. Quand je vais, je sais où je vais.

— En ce cas, laissons un esclave ici, qu'il puisse indiquer à Yâkût et à ses mercenaires quelle direction nous prenons, proposa Al Sa'ib.

— Après quoi, ils se perdront quand même dans l'obscurité, marmonna Abu Nurbel.

— Non, intervint Zimba. Je montre à esclave le point qu'il fixe pour avancer.

Une volée de cris aigus jaillit de la colonne des femmes à l'arrière. Des youyous stridents vrillèrent

l'air du soir. Des bras agitèrent des foulards de couleur depuis les palanquins.

— Ah, fit le vieil Abu Nurbel avec un sourire qu'on lui connaissait peu, les femmes ont appris la gloire du jeune Ibn 'Abdallâh.

Il décrocha la gourde de sa selle et la tendit à Muhammad.

— Tu ne m'as toujours pas rempli cette gourde, garçon. Dieu sait où le guide va nous conduire, et c'est encore aux jeunes d'aller remplir les gourdes des vieux. Et puis il y a là-bas des mains qui sont sûrement impatientes de te rendre la figure plus aimable.

Mais alors que Muhammad allait faire tourner son méhari, Al Sa'ib le retint.

— Attends, Ibn 'Abdallâh ! Montre-nous ce sabre que tu as pris au pillard.

Fièremment, Muhammad tira l'arme du fourreau. Les taches de sang séché maculaient encore l'acier luisant. Al Sa'ib approcha la lame pour mieux l'admirer avant de pousser un brusque juron.

— Abu Nurbel ! Qu'Al'lat me protège de tous les démons. Abu Nurbel, regarde ça !

L'index d'Al Sa'ib désignait une trace noire près des quillons de garde. Ce n'était pas du sang mais une gravure profonde de l'acier. Un entrelacement de lettres avec lesquelles, à Mekka, on désignait la Pierre Noire du dieu Hobal. Et dessous, juste au-dessus de l'ongle épais d'Al Sa'ib, creusées bien nettement dans l'acier, deux courbes, longues comme un œuf d'hirondelle, s'opposaient par le ventre, chacune rehaussée d'un triangle à la pointe dressée vers l'extérieur.

— Les cils d'Abu Sofyan al Çakhr, murmura Abu Nurbel.

Al Sa'ib releva le visage et fixa Muhammad, sidéré.

— Qu'Hobal garde sa paume sur toi, Ibn 'Abdallâh. Tu as tué un homme d'Abu Sofyan.

## Une proposition indécente

Du coin de l'œil, Abu Sofyan guettait la réaction de Khadija. Elle n'en montra aucune, se contentant de conserver un sourire sur les lèvres. Abu Sofyan desserra ses poings noués sur sa dague, eut un grognement embarrassé et s'assit. Les murs et le plafond de la salle renvoyaient le moindre bruit. Les yeux d'Abu Sofyan, glissant vers le visage de la belle Ashemou comme l'eau sur la pente, évitaient ceux de Khadija. Il désigna la statue à ses pieds et reprit ses explications, cette fois sur un ton froid, distant, presque indifférent.

— Qu'elle soit la puissante Al Ozzâ, c'est ce que les marchands à qui je l'ai achetée à mon dernier voyage au pays de Ma'rib prétendent. Et aussi que l'homme qui lui a donné vie dans l'albâtre l'a fait il y a longtemps. Bien avant les pères des pères de nos pères. Al Ozzâ a voyagé dans le temps jusqu'à nous sans rien perdre de sa beauté. La vérité, cousine Khadija, c'est qu'au premier regard, j'ai su que je voulais l'acquérir pour t'en faire présent.

Khadija plissa les paupières et laissa courir un rire joyeux sur sa bouche.

— Un présent si plein de valeur et des compliments, cousin Abu Sofyan ! Comment t'en remercier, moi qui n'en suis pas digne ?

— Tu l'es, tu l'es, cousine ! Et tu le sais.

— Oui ? Je ne compte plus le nombre d'années durant lesquelles, même à Mekka, nous n'avons pas été face à face, seigneur Al Çakhr. Et aujourd'hui te voilà ici pour me combler, moi, simple veuve cloîtrée dans sa demeure.

— Simple femme tu l'es, et vivante et de vraie chair, à la différence d'Al Ozzâ. Mais ne sois pas trop modeste, Khadija bint Khowaylid. Ta richesse te rend digne des bienfaits des dieux plus qu'aucune autre femme du Hedjaz.

— Tu égrènes trop de compliments, cousin Abu Sofyan. Que veux-tu de moi ?

— Que nous avancions ensemble plutôt qu'en ennemis.

— Je ne suis pas ton ennemie, seigneur Al Çakhr. Je mène mes affaires, tu mènes les tiennes. Les pistes du Hedjaz sont assez vastes pour nous deux, et les souks de Ma'rib, de Yarim, de Sawakin, de Sham et de Ghassan sont bien assez fournis pour remplir les bâts de nos chameaux.

— Mon père, Al Çakhr ibn Harb, qu'Hobal notre dieu prenne soin de lui, est mort depuis une année. Je sais ce que tu penses de lui. Il est pour toi celui de Mekka qui a été l'ennemi de ton époux avant de devenir le tien.

— Celui qui a fait voter les Anciens de la *mâla* contre mon époux, oui. Celui qui a refusé l'aide qu'Âmmar al Khattab demandait et a laissé les Perses détruire sa caravane, massacrer ses fils et ses frères dans les montagnes de dhar al Amir. Et qui a espéré que sa veuve serait trop faible pour protéger ses richesses. Oserais-tu me contredire ?

— Le passé appartient à mon père, qu'Hobal garde sa main sur lui. La décision prise à la *mâla* n'était pas la mienne, et le fils que j'étais il y a six ans n'est plus. Je dis : Khadija bint Khowaylid, veuve

d'Âmmar al Khattab, aujourd'hui tu es mon égale. Et aujourd'hui, moi, je suis le chef des Banu Ommaya. Soyons comme les deux doigts d'une seule main.

La colère avait raidi Khadija, la laissant prête pour une joute verbale. La surprise la laissa silencieuse et troublée. Elle aurait voulu garder le regard sur le visage d'Abu Sofyan, mais ses yeux s'abaissèrent sur la face d'albâtre d'Al Ozzâ, comme si la déesse pouvait lui adresser un signe.

Abu Sofyan s'en aperçut. Aussitôt, il s'inclina pour soulever la plaque d'albâtre et la pousser aux pieds de Khadija.

— Ceci n'est pas un présent de politesse, cousine Khadija, reprit-il d'une voix plus basse. Et ce n'est pas une alliance de marchand que je viens te proposer. Veux-tu devenir mon épouse ?

— Moi ?

Abu Sofyan ne put retenir son rire.

— Toi, bien sûr. J'aurais dû en parler à ton oncle Abu Assad bint Khowaylid avant de venir chez toi, comme l'exige la règle, mais le vieux est si âgé qu'il ne comprend plus ce qu'on lui dit ni ce qu'il dit lui-même.

— Cousin Abu Sofyan...

— Tu es veuve, et veuve depuis longtemps, cousine Khadija. Et tu es femme à décider seule.

— Une vieille femme, de presque dix ans plus âgée que toi.

— Tu n'es pas une vieille femme.

— Allons ! Tu n'as pas vécu trois décennies, et moi, je vais vers le soir des femmes. Voudrais-tu m'épouser pour te rassasier de mes jeunes servantes ?

Involontairement, le regard d'Abu Sofyan fila vers le visage d'Ashemou. Voyant la moquerie qui plissait les traits de Khadija, il inclina le front en se frappant doucement la poitrine.

— Ta maison regorge de jeunes et belles servantes, il est vrai. Des filles si fraîches que pas la moitié n'a encore connu d'homme. Cependant, tu n'as pas peur de te montrer à leur côté. Tu ne crains pas la comparaison. Tes servantes ont la jeunesse, mais leur maîtresse possède tout le reste. Un homme véritable sait d'où lui viendra le plus grand plaisir.

— Tu as la réputation de savoir user des mots avec les femmes, cousin Abu Sofyan. Et, ce qui est mieux encore, d'y prendre plaisir. Après ce soir, moi aussi, je pourrai assurer que ta réputation est vérité. Mais avec l'âge, on apprend ce que pèsent les mots.

— Ne te fais pas ce que tu n'es pas, cousine Khadija. Tu n'as plus de fils...

— Oui.

— Veux-tu que ta maison s'éteigne comme la mèche de cette lampe ? Ce qui a été ne reviendra pas. Ton époux et tes fils ne reviendront pas. La vie d'une femme n'est pas finie tant qu'elle peut voir son ventre se remplir.

— Cousin Abu Sofyan... J'ai entendu que tu venais de prendre une jeune épouse, Hind bint 'Otba.

— On t'a informée, alors, qu'elle n'a que six ans et que ce n'est qu'un accord de commerce.

— Des épouses et des concubines, combien en as-tu, déjà ? Te déplaisent-elles donc tant que tu aies besoin des cuisses d'une vieille veuve pour ton plaisir ?

La franchise de la question prit Abu Sofyan au dépourvu. Il agita vaguement la main avant de rire, embarrassé.

— Cousin Abu Sofyan, reprit Khadija d'une voix tranquille, regarde autour de toi. Pourquoi voudrais-tu que j'abandonne mon existence de veuve ? L'été, je vis ici, dans cette belle maison construite par mon époux Âmmar. L'hiver, je suis dans notre cité de Mekka, où il n'existe pas six demeures aussi spacieuses que celle

qu'Âmmar al Khattab m'a léguée. Sa richesse, que la main d'Hobal demeure sur moi, depuis six ans, j'ai su l'augmenter sans l'aide de personne. Tu l'as dit : je suis ma reine. Pourquoi deviendrais-je l'épouse seconde ou troisième d'un homme ? Tu veux faire de moi une mère. Certainement tu pourrais m'en donner le plaisir. Mais c'est un plaisir auquel on peut résister, avant de l'oublier dans l'amas des années. Et dans ta maison, que serais-je d'autre qu'une mère, alors que le puissant Al Çakhr serait le maître de la richesse de Khadija bint Khowaylid, veuve d'Âmmar ? Je suis celle que je suis, cousin, et cela me convient.

— Tu es celle que tu es, et pour cela tu ne peux jamais t'asseoir à la mâla. Les femmes ne siègent pas avec les Anciens. Pour tes affaires, un jour tu dois t'allier avec un clan, le lendemain avec un autre. Avec Al Sa'ib et Abu Nurbel aujourd'hui. Des petits que tu domines aisément. Jamais avec tes égaux, et jamais tu ne parles pour toi.

— En quoi cela serait-il différent avec toi, Abu Sofyan al Çakhr ? En tant qu'époux, tu parlerais pour moi. Comment entendrait-on ma voix, la voix d'une femme, mieux qu'aujourd'hui ?

Les derniers mots de Khadija avaient claqué avec plus de sécheresse qu'elle ne l'aurait souhaité. Le silence revint dans la salle. Khadija s'inclina, caressa avec douceur le visage d'albâtre devant elle et se leva.

— Ton présent est aussi beau que ton offre, cousin Abu Sofyan. Pour tout le temps qu'il me reste, je regarderai Al Ozzâ en me souvenant de la bonté de tes paroles.

Abu Sofyan était déjà debout lui aussi, raide et le poing crispé sur le lion de sa dague.

— Si nous ne sommes pas alliés par des épousailles, grogna-t-il, que serons-nous ?

Khadija sourit et saisit la main d'Ashemou venue se placer à son côté.

— Il existe des alliances qu'une femme peut passer sans devoir s'étendre sur la couche de celui qui veut son bien, seigneur Al Çakhr.

Elle quitta la pièce si vivement qu'Abu Sofyan n'eut pas le temps de répliquer. Abdonai apparut dans la lumière. Les deux hommes se jaugèrent du regard. Celui de l'affranchi perse resta impénétrable.

## Les hommes en blanc

Ils avançaient le plus rapidement possible. Le jour se réduisait à un filet de lumière livide surmontant l'horizon. Y aurait-il eu une piste sur le sol caillouteux qu'aucun d'entre eux n'aurait pu la discerner. Ils devaient se fier au guide Zimba, mais ne pouvaient s'empêcher de craindre qu'il ne soit perdu lui aussi.

Plus ils progressaient, plus le désert devenait un *hara* : un champ de pierres de lave encore brûlantes de soleil et que l'on aurait cru abandonnées là par les démons à la naissance du monde.

Plus ils marchaient, plus la falaise de basalte paraissait s'éloigner, alors même qu'elle se dressait devant eux, immense, la crête du sommet presque disparue dans la nuit nouvelle. Pourtant, à perte de vue, pas un seul emplacement pour monter les tentes et prendre du repos !

Tous se taisaient. Des palanquins des femmes ne provenait plus l'écho de leurs bavardages. Au début, le vieil Abu Nurbel n'avait pu s'empêcher de demander et de redemander au guide s'il était certain de sa route. Zimba avait répondu deux ou trois fois, puis il s'était tu. Abu Nurbel aussi, économisant sa salive dans sa soif. À présent, Al Sa'ib se retournait sans cesse sur sa selle. Derrière la caravane, sur l'horizon de l'ouest, le jour se muait en un fil près de se rompre.

Muhammad partageait l'inquiétude d'Al Sa'ib. Nulle part, à contre-jour dans cet ultime rai de lumière, on ne devinait les silhouettes de Yâkût et de ses guerriers ou du grand Noir Bilâl. Bientôt la nuit serait absolue. Ils n'auraient plus que les étoiles pour se diriger, surtout si l'esclave laissé en arrière afin de leur montrer le chemin s'était égaré. Sans doute, Yâkût allait-il décider de dormir sur les pierres en attendant l'aube. Il n'aurait pas le choix. La caravane resterait alors sans protection pour la nuit. En ce cas, pas de feu, pas de galettes, pas de thé. Ce qui n'arrangerait pas l'humeur du vieil Abu Nurbel.

Puis cela vint aussi soudainement qu'une levée de vent. Un bruissement résonna dans l'air fraîchissant. Un murmure. Ou un frémissement de feuillage.

Plus tard, Muhammad se rendit compte qu'à aucun moment il n'avait songé à des voix. Même lorsque ce murmure s'était affirmé, ce sont les flots d'un *wadi* qu'il avait imaginés. La soif et le désir d'eau fraîche lui étaient montés à la bouche avec la conscience de sa fatigue. Lâhla lui avait en partie lavé le visage du sang du combat, mais la poussière épaississait sa peau tel un masque. Sa salive en était nourrie, et ses vêtements souillés par la mort du pillard pesaient sur lui comme une immense lassitude. L'acier de la nimcha gagnée au combat, sans fourreau, simplement passé dans sa ceinture, battait contre sa hanche telle une pierre.

Alors qu'il songeait une fois de plus que Zimba s'était perdu et qu'ils allaient eux aussi devoir dormir sur le sol de roche, sans eau ni feu, ils perçurent de la lumière.

D'abord, ce fut un frissonnement d'ocre au ras du sol. Ils approchèrent encore. Une coupole légère paraissait soulever l'obscurité. Abu Nurbel voulut donner l'ordre d'arrêter la caravane. Zimba dit non, il fallait avancer encore un peu.

— Rien craindre, assura-t-il.

Ils le suivirent. Ce qu'ils entendaient n'était ni eau ni feuillage, mais des voix. Nombreuses et qui chantaient.

Quand le dôme de lumière ne fut plus qu'à une cinquantaine de pas et que le chant résonnait dans l'air, comme porté par cette lumière, Zimba déclara à Abu Nurbel :

— Maintenant, oui, à pied.

Les chameaux se ployèrent pour laisser descendre les hommes. Abu Nurbel ordonna aux serviteurs de rester près de la caravane et aux femmes de demeurer dans les palanquins. Al Sa'ib et Muhammad l'entourèrent. Muhammad tira son arme et, avec une autorité dont il n'eut pas conscience, il ordonna à Al Sa'ib comme à Abu Nurbel de prendre leurs dagues en main.

Zimba avançait prudemment. Marcher dans la nuit sur le chaos de pierres avec leurs simples sandales n'était pas aisé. Ils devaient prendre garde à ne pas se blesser les orteils contre les arêtes de la lave millénaire.

Puis, d'un coup, ils virent.

Comme tranché par une nimcha divine, le sol s'ouvrait devant eux. L'à-pic de la falaise devait mesurer six à sept cordées, et la béance de la faille était plus large qu'un jet de flèche. À leurs pieds, le désert offrait la merveille de ses entrailles. Un grand feu jetait des flammèches. Une couronne de palmiers encerclait une étrange coupe de sable aux bords relevés, pareille à un cratère. Dans cette coupe, un disque aussi noir que la nuit reflétait le ciel. Il leur fallut quelques secondes pour comprendre que ce disque était la surface d'une eau immobile. Autour du feu, des femmes, des enfants et des hommes chantaient. Nombreux. Peut-être une centaine.

Al Sa'ib et Abu Nurbel s'exclamèrent. Zimba leva la main et murmura :

— Non, attendre. Pas un mot et pas bouger.

Le chant s'élevait en une masse compacte, aiguë et grave. Lancinant comme des pleurs et pourtant éclatant de force et de confiance. Là, sur le bord de la falaise où ils se trouvaient, les quatre hommes le sentirent vibrer dans leur poitrine. Muhammad tendit la main devant lui comme pour la plonger dans les sons. Alors seulement, il s'aperçut que les chanteurs, en bas dans la faille, tenaient eux aussi les mains devant eux, paumes ouvertes et offertes, comme dans l'attente d'un don du ciel.

Le plus étrange arriva dans l'instant qui suivit.

Le disque d'eau noire frémit. Des vaguelettes s'agitèrent comme sous l'effet d'une brise. Pourtant, il n'y avait pas un souffle d'air. Les palmes des grands dattiers ne bougeaient pas d'un pouce.

Le frémissement devint ondes. Des ondes qui naissaient, se croisaient et s'entrechoquaient à la surface de l'eau. Un bouillonnement apparut. Montés des tréfonds du désert, des jets lourds, violents, sauvages, projetaient maintenant l'eau comme une lave sur les bords du cratère de sable.

Incapable de quitter ce sortilège des yeux, Muhammad entendit le vieil Abu Nurbel invoquer la protection d'Al'lat et d'Hobal. Puisse le dieu enclos dans la Pierre Noire de Mekka les protéger de la puissance des démons du désert !

Et cela prit fin aussi brutalement que cela avait commencé.

Et cessèrent aussi les chants.

Alors, en bas, près du feu, les hommes et les femmes levèrent le visage vers les étrangers debout sur le bord de la faille, loin au-dessus d'eux. Zimba leur fit un signe, leva haut les bras, les écarta en croix avant de ployer le buste en un salut respectueux.

— Maintenant, descendre et saluer, annonça-t-il d'une voix enrouée.

En vérité, Zimba possédait plus de souvenirs de l'endroit qu'il ne l'avait laissé croire. Il trouva sans difficulté le sentier qui descendait dans la faille. Taillé dans la falaise par des mains d'hommes, il formait des marches par endroits si étroites qu'on ne pouvait rejoindre l'étrange oasis qu'au prix d'une grande prudence.

Ceux d'en bas les observaient, silencieux, sans faire un geste. Les hommes portaient la barbe, souvent longue, même si elle était clairsemée. Leurs cheveux étaient noués en chignon. Les femmes, elles, avaient les cheveux aussi libres que ceux des enfants, épars sur leurs épaules et atteignant parfois leurs reins. On apercevait quelques vieillards parmi eux, guère plus nombreux que les doigts d'une main. Tous étaient vêtus de tuniques blanches.

Parvenu le premier sur le sable, entre les dattiers dont les palmes se découpaient sur le ciel d'étoiles, Abu Nurbel s'avança. Main sur la poitrine, tête droite, face rougie par le feu, il salua ainsi qu'on le faisait à Mekka et dans tout le Hedjaz, jusqu'aux royaumes de Saba et de Ma'rib. Il annonça qui il était et qui étaient ses compagnons. Quand il se tut, nul ne lui retourna son salut. Il était évident que personne, parmi ceux qui lui faisaient face, n'avait compris une seule de ses paroles.

Zimba le guide s'avança à son tour. Après avoir incliné la nuque, il parla en hébreu. Un homme, sans distinction particulière parmi les autres, lui répondit d'un ton calme. Il y eut un bref échange.

Zimba se retourna vers Abu Nurbel.

— Ces gens parlent l'hébreu, mais pas fils de Moïse. Ni du Christ. Des fils d'El Kessaï, ils sont. Un père du père des pères de leur clan a rencontré le Grand

Archange. Ils vont où va leur destin. Ils sont fidèles aux Anciens.

Zimba désigna l'homme avec qui il venait d'échanger quelques mots. Il se nommait Za Whaad el Kessaï.

— Il dit : « Nous dresser les tentes là-bas cette nuit. Ici, sable pur. Pas pour nos pieds et nos esprits. » Il dit : « Vous faites des feux, mais pas pour griller viande. Pour ceux d'El Kessaï, la viande brûle pour offrande, c'est tout. Certains jours seulement. » Il dit : « Si nous avons femmes, elles peuvent descendre. Pas chanter, pas rire, pas gémir. »

Abu Nurbel, Al Sa'ib et Muhammad écoutèrent Zimba sans étonnement. Nul n'ignorait l'infinité autant que l'étrangeté des croyances des hommes dans le désert. Celles-ci n'étaient guère plus insolites que bien d'autres. À Mekka aussi, on aimait à penser que les humains, pour se rapprocher de la mort sans craindre les démons du monde de l'après-vie, ne devaient pas aller sans règles ni sans dieux.

Le vieil Abu Nurbel s'inclina devant Za Whaad el Kessaï. Il se frappa le front et la poitrine. Dans le langage du désert, compris par chacun, ces gestes signifiaient le respect. Sans autre palabre, des femmes vêtues de blanc s'approchèrent et déposèrent quatre jarres d'eau fraîche devant les visiteurs. Za Whaad el Kessaï pointa un doigt sur la poitrine de Muhammad. Il prononça quelques mots. Zimba ouvrit la bouche pour les traduire, puis la referma. Abu Nurbel grogna :

— Que dit-il ?

Zimba eut un regard vers Muhammad. Il baissa les paupières avant de bredouiller :

— Il dit : vêtement de celui-là plein de sang. Il s'est battu. Il a tué. Pas possible demeurer ici sans se purifier.

— Et comment se purifie-t-il ? demanda Abu Nurbel, contenant sa colère.

— Donner ses vêtements pour le feu et laisser femmes le laver.

Al Sa'ib ne put contenir un ricanement. À voix basse, il grinça :

— Obéis, Ibn 'Abdallâh. Qui sait, peut-être que leur dieu apaisera la colère d'Abu Sofyan quand il apprendra que tu portes une nimcha de son clan. Ou celle de ta maîtresse la saïda Khadija quand elle saura qu'Abu Sofyan a lancé une razzia sur sa caravane.

Abu Nurbel allait protester, quand Muhammad s'avança d'un pas et déclara :

— Je veux bien.

Sous le regard ébahi de ses compagnons, il ôta sa cape raidie par le sang. Il retira la nimcha de sa ceinture pour la laisser tomber sur le sable, se dépouilla de sa tunique souillée et puante, de ses bottes et de sa culotte déchirée. Sous les yeux de tous, il fut nu. Les flammes dansèrent sur sa chair.

Marmonnant des sons incompréhensibles, des femmes, munies de palmes séchées, roulèrent les vêtements souillés sans les toucher de leurs mains. L'une d'elles tendit à Muhammad un linge de lin blanc. Par signes, elle lui montra comment s'en recouvrir. Quand ce fut fait, on lui tendit une jarre d'eau pour qu'il s'en asperge. Puis encore une autre, et une autre, jusqu'à ce que le linge soit totalement imbibé et adhère à son corps ainsi qu'une seconde peau.

Tandis que l'eau fraîche ruisselait sur lui et que, frissonnant violemment, Muhammad serrait les mâchoires afin de n'en rien laisser paraître, les fils d'El Kessaï, femmes, hommes, jeunes et vieux, psalmodiaient leur étrange chant.

Quand cela cessa, Za Waad el Kessaï s'approcha de Muhammad. Rivant ses yeux aux siens, il prononça quelques paroles paisibles. Avec un soulagement perceptible, Zimba traduisit :

— Il dit : « Tu as porté du sang d'homme sur toi, pourtant ton esprit est bonté. »

Après quoi, brutalement, les fils d'El Kessaï se détournèrent et s'éloignèrent, disparaissant dans la nuit en silence.

— Où vont-ils ? s'étonna Al Sa'ib.

Zimba désigna les ténèbres de la falaise opposée au chemin par lequel ils étaient parvenus au bas de la faille.

— Là-bas. Leur maison sous terre.

## Confidences entre femmes

Le soleil n'était pas levé depuis très longtemps mais déjà dépassait les crêtes environnant Ta'if. Sur la terrasse, profitant de la fraîcheur du matin, Khadija versait elle-même le lait de chèvre adouci de miel dans le gobelet de sa cousine, Muhavija bint Assad al Qoraych.

Elle reposa le pot, patienta le temps que Barrira apporte les pains chauds fourrés aux figues. Lorsque sa cousine y mordit en fermant les paupières de plaisir, Khadija déclara :

— Le beau Al Çakhr n'avait d'yeux que pour ma nouvelle esclave, tu sais, celle qui est à demi perse et qu'on appelle Ashemou de Loin. Quand je le lui ai fait remarquer, il m'a répondu : « Tes servantes ont la jeunesse, mais leur maîtresse possède tout le reste. Un homme véritable sait d'où lui viendra le plus grand plaisir. » Ses mots exactement. Avec les yeux qu'il fallait. Barrira peut te le confirmer.

— Oh oui, devant Al'lat ! renchérit la vieille nounou.

Khadija avait singé les intonations orgueilleuses d'Abu Sofyan. Muhavija eut un hoquet de joie. La même ironie illuminait leurs traits. Finalement, le fou rire les emporta, tandis que Barrira, gênée, se contentait de hocher la tête.

Muhavija s'essuya les lèvres du bout des doigts.

— « Tu es une vieille bique, mais je saurai tirer profit de toi ! » gloussa-t-elle. Voilà ce qu'il entendait par là.

— Exactement ce que j'ai compris, approuva Khadija. Et aussi qu'il aurait, à l'occasion, le temps de m'engrosser.

— De faire sienne ta richesse dans les fils que tu lui donnerais...

— « Soyons comme les deux doigts de la main », a-t-il dit. Sa tête était plaisante à voir quand je l'ai mis à la porte.

À nouveau elles rirent, avec moins de gaieté et plus de colère.

— Quand je pense que j'ai insisté pour que tu portes ta belle tunique, soupira Barrira, honteuse.

— Peut-être en avais-je envie moi aussi, dit Khadija, lui caressant les mains en signe d'apaisement. Voir ce que ses yeux m'auraient dévoilé, ajouta-t-elle à l'adresse de Muhavija.

— Tu n'aurais rien vu du tout. Les yeux d'Abu Sofyan al Çakhr sont comme sa langue et ses lèvres : du poison invisible et sans odeur, répliqua la cousine.

Elle s'empara d'un nouveau petit pain pour le tremper dans le lait, puis désigna la statue d'Al Ozzâ posée sur la terrasse, à quelques pas. Dans la lumière matinale, l'albâtre émettait une intense lueur verte, liquide, dans laquelle les veines du gemme paraissaient vivantes.

— Elle est très belle, mais elle donne la chair de poule, dit Muhavija. Vas-tu la lui rendre ?

— Bien sûr que non ! Il en prendrait prétexte pour une guerre. Je vais l'offrir à celle qui a plus que moi besoin de la paume d'Al Ozzâ sur sa tête.

Muhavija et Barrira dévisagèrent Khadija. Leurs sourcils posaient la question que retenaient leurs lèvres.

— Ashemou, déclara Khadija après avoir bu son lait. Notre nouvelle, belle et coûteuse esclave.

— Khadijî ! s'exclama Barrira.

— Si, si, c'est une bonne idée, approuva Muhavija. Une très bonne idée : Abu Sofyan l'apprendra. Il se posera des questions. Cette Ashemou lui occupera beaucoup l'esprit. Ah, voilà une histoire qui ne fait que commencer et qui me plaît déjà...

Khadija vida son gobelet de lait, approuvant les paroles de Muhavija d'un battement des paupières. C'était ce qu'elle aimait chez sa cousine : cette manière vive qu'elle avait de comprendre et de voir loin.

D'ailleurs, quoique la ronde Muhavija aimât se prélasser bien après l'aube sur sa couche solitaire, Khadija n'avait eu aucun mal à la convaincre de venir partager le premier repas avec elle. Muhavija était bien trop avide de papotages et de confidences pour manquer pareille occasion. Sa curiosité remplaçait le vide que laissait dans son existence un époux trop vieux, trop indifférent et trop souvent marié. Proche de la cinquantaine, elle était aussi abandonnée et sans affection qu'une veuve oubliée par son clan. Elle n'avait pas enfanté de garçon, seulement des filles. « Cinq fardeaux à dot en vingt saisons, voilà tout ce dont elle a été capable en guise d'épouse », avait déclaré son vieux mari. Après quoi, il avait délaissé définitivement sa couche pour de jeunes concubines qui auraient pu être ses filles ou ses petites-filles.

Désormais aussi dodue qu'une jarre bien pleine, Muhavija avait abandonné le soin de sa personne autant que l'ambition de séduire. Sans pour autant s'aigrir, ni que le fiel de la jalousie lui gâte le caractère. Elle savait montrer un esprit aussi aiguisé qu'une pointe de flèche, et de grande sagesse. Elle était drôle et légère. En outre, toute curieuse et bavarde qu'elle fût, elle tenait sa langue quand il le fallait ou, au

contraire, s'en servait abondamment si le besoin s'en faisait sentir.

Khadija, qui se souvenait de son beau visage de jeune épouse, ne méprisait pas ses conseils et la tenait en grande affection. Depuis des années, elle avait coutume de la garder près d'elle à Ta'ïf, dans sa maison, durant les mois de l'été, loin de la fournaise de Mekka et du Hedjaz. Brisant un petit pain de figue, elle précisa :

— La bouche d'Abu Sofyan contient plusieurs poisons. Y compris celui de la vérité.

Muhavija fronça les sourcils, attentive.

— Quelle vérité ?

— Ma couche n'est pas l'unique endroit où je suis seule. Je suis seule aussi dans mes affaires et à la Grande Assemblée. Si seule que je n'existe pas à la mâla. Il a raison, Al Çakhr : pour mes affaires, je ne peux compter que sur plus âgé et plus faible que moi...

— À Mekka, tout le monde te respecte autant qu'ils ont respecté Âmmar al Khattab, ton époux ! protesta Barrira.

Khadija la fit taire d'un geste sec.

— Ils l'ont bien respecté, mon Âmmar, mais ils l'ont fait mourir. Ne comprends-tu pas ce que signifie la visite d'Abu Sofyan ?

Les yeux tendres et naïfs de la vieille esclave répondaient que non, elle ne comprenait pas.

— Ta maîtresse a raison, intervint Muhavija, saisissant des feuilles de menthe dans un petit bol de terre pour se frotter les dents. Hier soir, il est venu dire : tu m'épouses ou je te fais la guerre à la Grande Assemblée.

— Les deux doigts de la main ou plus de main du tout, grinça Khadija.

— Pourquoi, Khadjiî ? Tu es riche et...

— Précisément, je suis riche. Autant que le seigneur Abu Sofyan. Et bientôt l'un de nous deviendra plus riche que l'autre. Plus puissant que l'autre. C'est la loi du commerce dans le Hedjaz. Tu deviens fort, puis plus fort, et enfin le plus fort. Sinon, même ton immense richesse ne t'empêchera pas de devenir le faible d'un puissant.

— Saïda Khadija doit donc suivre le conseil du seigneur Abu Sofyan, susurra Muhavija avec un fin sourire. Ce ne devrait pas être si désagréable.

— L'épouser ? Tu es folle. Jamais !

— Tu te trompes, cousine. Épouser, oui, mais pas lui.

— Qui ? J'ai déjà refusé tous les oncles, les frères et les cousins d'Âmmar. Ils m'en veulent assez, eux aussi.

— Qui te parle de ceux-là ? Ils en sont tous à leur dixième épouse ! Tu l'as dit, il t'en faut un dont tu seras la reine et la première épouse.

— Muhavija, ne te moque pas, je ne suis pas d'humeur.

— Où entends-tu de la moquerie ? Tu en conviens toi-même, Abu Sofyan a raison : il te faut un homme qui te fasse respecter à la mâla. Et pas question d'être seconde ou troisième épouse.

— Tu vois bien.

— Je vois, et toi, tu es aveugle. Tu ne veux pas comprendre. Il te faut un homme dont tu seras la toute première épouse...

— Alors ce sera un enfant, gloussa Barrira, incapable de dissimuler sa moquerie.

— Très juste. As-tu oublié mon âge, cousine ?

— Je l'ai sous les yeux, ton âge, cousine Khadija bint Khowaylid. Et si tu ouvres les tiens, tu nous verras, Barrira et moi. Tu comprendras ce que sont des vieilles femmes. Crois-tu que le seigneur Abu Sofyan serait venu me proposer le mariage, à moi, même si

j'étais aussi riche que toi ? Il aurait eu trop honte. Ses épouses doivent être comme ses chevaux et ses plus fins méharis : des bêtes parfaites. Le plus beau des compliments, il te l'a fait en avouant son désir de te mettre sous lui.

— Ah ! j'aime quand tu parles comme ça, saïda Muhavija, applaudit Barrira. Je le lui ai répété moi aussi, à Khadjiï. Mais elle me prend pour une cervelle de lait tourné. Toi, tu sais user de ta langue.

Sourde à l'enthousiasme de Barrira, Muhavija s'inclina pour saisir les mains de Khadija.

— Tu es encore dans l'âge et bien assez belle pour donner du bonheur à un homme vigoureux.

— Un homme jeune et fervent, se moqua Khadija.

— Oui. Pourquoi pas ? « Tes servantes ont la jeunesse, mais leur maîtresse possède tout le reste. Un homme véritable sait d'où lui viendra le plus grand plaisir. » Il parle vrai, Al Çakhr. Il sait ce qui compte. À toi de choisir celui à qui tu l'offriras, ce plus grand plaisir. En prenant au passage ce qu'il en faut pour toi...

L'œillade de Muhavija était sans équivoque. Les trois femmes éclatèrent de rire. Khadija retira ses mains de celles de sa cousine.

— Moi qui te croyais de bon conseil.

— Je le suis.

— Un jeune qui voudrait de moi ? Il ne me regarderait pas longtemps m'user. Dès qu'il serait certain d'avoir la main sur mes affaires, il prendrait vite des concubines, une seconde et une troisième épouse. Voilà ce que tu proposes ?

— Maîtresse...

— Tiens, en voilà un que j'aurais pu épouser ! soupira Khadija, mi-sérieuse mi-rieuse, en découvrant Abdonai en haut des escaliers. Il y a longtemps, et avec bonheur. Si seulement les esclaves, même affranchis, n'étaient pas bannis de la mâla.

Barrira et Muhavija gloussèrent en se cachant derrière leurs doigts. Même s'il avait entendu la tendre plaisanterie, Abdonai, lui, n'en montra rien. Il conserva son air dur et sévère, celui qu'il arborait pour annoncer les mauvaises nouvelles.

Khadija se raidit. D'une inclinaison de tête l'invita à parler.

— Abu Nurbel nous a envoyé un messenger. Il y a neuf jours, la caravane a été attaquée. Avant qu'ils n'entrent dans Sham, tout près de Tabouk.

— Oooh !

— Une grosse attaque. Des méharis et des chevaux. Une trentaine. Plus que Yâkût et ses guerriers ne pouvaient combattre.

— Qu'Hobal nous protège ! Tout est perdu ?

Sombre encore, Abdonai affronta l'air anxieux des trois femmes. De son poing gauche il serra le cuir recouvrant son moignon. Puis, d'un coup, sa face de guerrier explosa en un grand rire joyeux.

— Rien n'est perdu, saïda !

— Rien ?

— Rien d'important. Pas un bât ni un palanquin.

— Al'lat mille fois grande !

— Seulement douze vieilles chamelles.

— Des vieilles ?...

— Et tu as gagné un homme de confiance.

— Je savais que Yâkût, si on le payait bien...

— Yâkût n'est pas celui qui a sauvé tes biens.

— Que racontes-tu ?

— Ce neveu qu'Abu Talib t'a demandé de prendre à ton service...

— Muhammad ibn 'Abdallâh...

— Oui. Ce jeunot-là, cet Ibn 'Abdallâh, c'est lui qui a empêché la razzia.

— Lui, ce bout de rien ! s'exclama Barrira.

Abdonai raconta ce que venait de lui confier le messenger d'Abu Nurbel.

— Rusé et courageux, conclut-il. Sans peur de tuer. Qui l'aurait pensé en le voyant si modeste et timide comme une vierge ?

— Il n'est pas blessé ?

— Pas même. Des éraflures, peut-être, que les femmes de la caravane ont dû soigner avec acharnement...

Le ton plein de sous-entendus d'Abdonāï ravit Barrira et Muhavija. Mais Abdonāï aimait surprendre. Son sourire s'effaça.

— Ça, c'est la bonne nouvelle. Il y en a une autre.

— Parle donc, s'agaça Khadija.

— Abu Nurbel et Ibn 'Abdallâh te font dire que le seigneur Abu Sofyan a voulu cette razzia. Ils en ont la preuve. Ils te la donneront à leur retour.

Un silence lourd suivit les mots d'Abdonāï. Puis la colère de Khadija explosa.

— Le fourbe ! Le grand fourbe ! Qu'Al'lat lui brûle le cœur.

— C'est la guerre, maîtresse, dit Abdonāï.

— Bien sûr, que c'est la guerre.

— Pas comme tu le crois. Cette *ghazwah* était un piège..., reprit Abdonāï un ton plus haut, levant une main pour que Khadija l'écoute avec attention. On n'attaque pas une caravane qui monte à Sham avec des bâts qui n'ont pas vu un seul marché. Le messager l'assure : les mauvais voulaient le sang et la mort, pas la possession. Le combat, c'est ce que leur a donné le neveu d'Abu Talib. Gloire à lui ! Mais quand le vieil Abu Nurbel montrera à la mâla la preuve que la main d'Al Çakhr tenait les sabres des pillards, saïda, tu peux être certaine qu'Al Çakhr en appellera à la loi du *tha'r*, la loi de la vengeance par le sang.

— Veux-tu dire que l'on devra se taire ? gronda Khadija, livide de colère. Al Çakhr vient dans ma maison, veut me mettre dans sa couche pendant qu'il

pille ma caravane, et je devrais me taire ? Afin qu'il ne crie pas vengeance pour ses morts ?

— Je dis : Abu Sofyan al Çakhr a fait ce calcul. Soit il tuait ceux de ta caravane et te ruinait, mais tu ignorais que le coup venait de lui. Soit Yâkût tuait pour te défendre, et qui réclamerait vengeance contre le clan de Yâkût, qui se vend pour tuer ? Le caillou dans la sandale, c'est que ce n'est pas Yâkût qui a vaincu, mais Muhammad ibn 'Abdallâh, du clan Hashim, ton allié.

Un silence empli de stupeur succéda au ton calme et à la voix basse d'Abdonâï. La cousine Muhavija le brisa :

— Abdonâï a raison, cousine, pour ce qui est de la volonté d'Abu Sofyan. Il veut la guerre. Cependant, rien n'est perdu. C'est lui, le puissant Al Çakhr, qui a perdu les deux premières batailles. Celle de ta couche et celle qui prévoyait ta ruine. À toi de préparer la suivante.



## Un amour fugitif

Enveloppé dans une cape de laine rêche et trop courte que lui avait prêtée Abu Nurbel en remplacement de la sienne, Muhammad ne parvenait pas à dormir. Peut-être était-ce les ronflements du vieil homme ou le souffle lourd d'Al Sa'ib. Ou les mots mille fois ressassés depuis la veille : j'ai tué un homme d'Abu Sofyan. La pensée que bientôt viendrait le jour où il se présenterait devant Mekka, où les plus puissants du clan Al Çakhr l'attendraient.

Ainsi avait choisi Al'lat. Elle lui avait donné la force de vaincre la razzia avec les vieilles chamelles. Mais faisait peser sur lui une autre menace peut-être pire encore.

Pourtant, avait-il commis une faute ? Ce combat, les dieux lui en étaient témoins, il ne l'avait pas désiré.

Un chaos d'images et de pensées passait devant ses paupières, éloignant le sommeil. Garder les yeux ouverts n'y changeait rien. Les images défilaient tout autant dans l'obscurité de la tente. Chevaux et chamelles culbutés. Lames, sang et hurlements. Laine blanche des méharis se couvrant d'incarnat. Visages des fils d'El Kessaï. Visage en fureur de Yâkût. La grande beauté du cercle d'eau, des hommes et des femmes priant en tenue blanche. Cette eau glacée qui avait ruisselé sur lui, ces paroles qu'avait prononcées

le fils d'El Kessaï. Et encore le crissement du fer dans les chairs. Silhouettes bondissantes, membres tranchés. La lumière venue de la faille, enflant, au ras du hara, dans la nuit d'étoiles, comme une matière vivante. Le regard de Lâhla. Son sourire de promesses. Le regard indifférent des femmes sur sa nudité. Le disque noir et bouillonnant de l'eau jaillissant de la terre. Le frisson étrange, puissant, qui l'avait saisi, alors que l'eau fraîche plaquait le linge contre son corps épuisé par le combat et la rude journée de route. Les gestes lents, placides, des filles d'El Kessaï alors qu'elles effaçaient avec de grandes palmes la trace des étrangers. Les doigts de Lâhla tandis qu'elle pétrissait les galettes d'Abu Nurbel devant le feu. Les femmes en tunique blanche sortant soudain de l'obscurité où elles avaient disparu. Déposant des jarres d'eau fraîche et des rames de dattes devant les tentes. S'éloignant de nouveau avant que l'on songe à les remercier. Et maintenant, dans les rougeoiements et les flammèches du feu dansant dans l'entrebâillement de la portière de la tente, il revoyait les gestes vifs des fils d'El Kessaï aspergeant d'eau ce sable que les femmes venaient de nettoyer. Des hommes pressés d'effacer la présence étrangère. « Ici, sable pur. Nos pieds et nos pensées, c'est l'impur », avait expliqué Zimba.

Muhammad s'assit, se frotta les paupières pour chasser images et pensées. Il épia le sommeil de ses compagnons. Chercha à tâtons la nimcha gagnée au combat, l'empoigna et quitta la tente. La fraîcheur de la nuit l'apaisa. Un silence puissant régnait dans le bas de la faille. La lune montante n'éblouissait pas encore le ciel. L'éclat des étoiles nappait tout d'une laque argentée.

Près des braises, le visage d'un serviteur se releva. Muhammad fit un signe de la main. Le visage disparut sous la couverture. Leur camp avait été réduit

au plus simple. Une tente pour les femmes, une tente pour Abu Nurbel, Al Sa'ib et lui-même. Les serviteurs dormaient à la belle étoile. Là-haut, sur le bord de la faille, d'autres serviteurs se relayaient pour garder les bêtes.

Al Sa'ib et Abu Nurbel avaient longuement palabré sur l'utilité d'entretenir un feu près de la caravane. Dans l'immensité plate du hara, les flammes ne manqueraient pas de se voir de loin. Yâkût et ses guerriers pourraient s'y repérer, insistait Al Sa'ib. Et aussi tous les mauvais, les démons grands et minuscules qui rôdaient dans le Hedjaz, répliquait Abu Nurbel. Et peut-être Yâkût craindrait-il ce feu et ne voudrait-il pas s'en approcher ?

Muhammad ne s'était pas mêlé à la dispute. Que lui importait que le mercenaire passe la nuit sur la caillasse et s'y brise le dos le temps d'une nuit sans sommeil ? Il n'était pas pressé de l'entendre vociférer pour faire oublier que les vieilles chamelles avaient sauvé la caravane. Une vérité que le seigneur des armes Yâkût al Makhr aurait du mal à reconnaître. Muhammad espérait seulement que le grand Bilâl était sain et sauf au milieu de ces hommes d'orgueil et de préjugés.

Ici, en bas, derrière les tentes, la lueur argentée de l'infini était suffisante pour que l'on pût discerner les petits jardins où les fils d'El Kessaï cultivaient leur pitance. Plus loin encore, l'entrelacs serré des dattiers luisait, les palmes pareilles à une forêt de dagues dissimulant le cratère de sable abritant l'eau précieuse. Muhammad ne doutait pas que l'emplacement qu'on leur avait accordé pour la nuit avait été choisi avec soin pour les en tenir éloignés.

Il noua la cape sur sa poitrine à l'aide d'une fibule de bois. Prenant soin de ne pas faire crisser le cuir de ses semelles sur le sable, il s'écarta des tentes. Si l'eau mystérieuse n'était pas visible du bas de la faille,

elle devait l'être depuis le sentier le long de la falaise. Il était curieux d'en voir l'apparence sous les étoiles.

Il avait à peine fait quelques pas qu'un murmure l'immobilisa. Le sabre tenu en avant, il guetta les ombres. Il crut voir bouger la portière de la tente des femmes. Une illusion produite par les flammes mourantes. Sans doute le murmure qu'il avait cru entendre provenait-il du feu, lui aussi.

Mais le chuchotement se répéta dès qu'il se mit en marche. Cette fois, il lui sembla que la voix provenait d'une ombre plus dense, à quelques pas derrière les tentes. Il s'y dirigea.

— Muhammad ibn 'Abdallâh...

Il reconnut la silhouette et le parfum.

— Lâhla !

Elle se précipita contre lui sans se soucier de l'arme qu'il tenait. D'un doigt, elle lui ferma les lèvres avant d'agripper sa manche et de l'éloigner des tentes. Elle ne s'immobilisa que lorsqu'ils furent près des jardins. Là, ce furent ses lèvres qui scellèrent la bouche de Muhammad.

— Viens, souffla-t-elle en se détachant de lui.

Il avait oublié le sentier de la falaise et son désir de voir les étoiles dans le disque d'eau mystérieux. Lâhla l'attira dans l'obscurité la plus profonde. Ils contournèrent les premiers carrés de jardin. Là, fruit de l'irrigation et de patients efforts, une terre dure et humide remplaçait le sable. L'air était plus frais, tout imprégné du parfum des herbes mêlé à celui du fumier de chèvre.

Lâhla paraissait connaître son chemin. Ils pénétrèrent dans un bosquet de palmiers, retrouvant le sable sous leurs semelles. Un sable épais, tiède encore de la chaleur du jour. Lâhla se retourna brusquement pour nouer ses bras autour du cou de Muhammad. Puis, accompagnant le baiser, ce fut tout son corps qu'elle colla au sien, la poitrine gonflée de désir. Elle

n'écarta qu'à peine ses lèvres pour chuchoter, sur un ton très grave :

— L'homme en blanc, le sévère, a dit : « Pas de bruits de femme ! Pas de gémissements de femme ! Pas de rires de femme ! » Je vais devoir serrer les dents, Muhammad ibn 'Abdallâh.

Ses mots produisirent l'effet contraire. Ils furent pris d'un fou rire qu'elle réduisit au silence par un baiser plein de soupirs. D'un coup, elle s'accrocha des deux mains à la cape de Muhammad, le déséquilibra de tout son poids. Ils basculèrent dans le sable. Elle roula sur lui. Commença à dégrafer la fibule retenant le lourd vêtement.

— Qu'Al'lat me vienne en aide ! J'ai cru que tu n'allais jamais sortir de ta tente ! Pourquoi as-tu attendu si longtemps ?

Leurs impatiences affamées, déchaînées, ils livrèrent alors une bataille de souffles, de lèvres, de doigts, soulevant, repoussant les tissus pour trouver leurs peaux nues et ardentes. Cinq nuits déjà que le plaisir les emportait. Chaque fois la même avidité les dévorait. Et tous deux avaient appris à jouer avec le corps désiré jusqu'à l'embrasement.

Dans un marmonnement entrecoupé de plaintes joyeuses, elle raconta :

— Comme tu ne quittais pas ta tente, j'ai pensé que tu étais avec une des femmes en blanc. Il paraît qu'elles t'ont mis nu et lavé. Et tu es resté sans réagir ?

Ils éclatèrent à nouveau d'un rire complice.

— Il y en a d'autres qui auraient bien voulu te laver, reprit Lâhla. J'ai dû me battre avec les filles ! Elles voulaient toutes être avec toi, ce soir ! Même la vieille Habîba. Elle serait à ma place si je l'avais laissée faire. Tu nous as sauvées, grand Muhammad ! Le maître des vieilles chamelles ! Qu'Al'lat te fasse roi au paradis. Sans toi, on serait mortes. Ou entre les mains des mauvais ! Toutes, elles veulent te prouver leur

reconnaissance. J'ai dit non. J'ai dit qu'elles auraient tout le temps plus tard. À Tabouk, au pays de Sham. J'ai dit : « Ce soir, après une bataille pareille, il sera fatigué. Une seule femme lui suffira. Moi. »

Lâhla redressa son buste de jeune fauve et, dans un marmonnement plaintif, elle s'enquit :

— Es-tu fatigué, Muhammad ibn 'Abdallâh ?

Il restait à peine une heure avant le jour quand Muhammad s'éveilla. Seul au milieu des troncs, enroulé dans son large manteau. Ne sachant, durant un bref instant, où il se trouvait. Puis il se rappela. Le parfum de Lâhla. Ses caresses, ses baisers. Ses grondements de bonheur.

Ensuite, son sommeil avait été si profond qu'il n'avait pas eu conscience qu'elle s'écartait de lui pour rejoindre la tente des femmes. Pas même qu'elle l'avait emmailloté dans sa cape comme un enfant. Muhammad s'en dégagea avec un sourire.

La beauté et la tendresse de Lâhla bint Salîh. Une femme d'une condition égale à la sienne. Une fille de pauvre. Servante et cousine lointaine d'Abu Nurbel.

Muhammad revit les grimaces et les allusions du vieux marchand. D'une manière ou d'une autre, il savait. Nul doute qu'il en ferait des gorges chaudes à leur retour à Mekka. Mais le retour à Mekka, désormais, qui pourrait dire à quoi il ressemblerait ?

Ces pensées le tirèrent pour de bon hors du sommeil. Le ciel était toujours noyé d'étoiles qui, lentement, glissaient vers l'est. Le jour n'allait plus tarder. Les ombres se creusaient avec la même intensité qu'en plein jour, pourtant il était encore temps d'admirer le disque d'eau sous le ciel nocturne.

Il se leva, le corps engourdi, un peu douloureux de la violence du plaisir puisé dans celui de Lâhla. Sans bruit, il retraversa les petits jardins et se dirigea vers le sentier taillé dans la falaise.

Il était déjà bien engagé dans la pente quand il eut la sensation d'être suivi. Il se retourna et scruta le noir. Le long de la falaise, à l'abri de la lune, les ténèbres étaient encore denses. On n'y discernait à peine le chemin. Et nulle présence.

Il se remit en marche, l'oreille aux aguets, les doigts crispés sur la poignée de sa nimcha. Qui le suivait ? Certainement pas une femme. Lâhla y veillerait. Ni un serviteur, trop occupé à dormir. Les fils d'El Kessaï semblaient loin de toute curiosité ou de tout désir de vol. Se serait-il passé quelque chose, là-haut, près de la caravane ?

Muhammad pressa le pas. Le cratère de sable apparut sur sa gauche. Le disque d'eau reflétait si parfaitement le ciel qu'on eût pu croire qu'un pan de la nuit était tombé là, sur terre. Subjugué, Muhammad s'immobilisa quelques secondes pour admirer cette splendeur.

Un nouveau bruit résonna derrière lui. Faible, tout juste audible. Des pierres, peut-être, s'entrechoquant sous une semelle légère. Tout près. Quinze ou vingt pas au plus.

Muhammad reprit sa marche silencieuse, se pressant maintenant vers le sommet. Le vide, sur la gauche du sentier, était impressionnant. Se battre ici, c'était l'assurance de basculer au bas de la falaise.

Alors que la crête s'annonçait, un pan de roche grumeleuse, à sa droite, dessina un pli, une anfractuosité assez profonde pour servir de cachette. Muhammad s'y recroquevilla, le cœur battant la chamade, le sabre prêt à frapper.

Ce ne fut pas long. Déjà, les pas furtifs glissaient sur le chemin. Une silhouette blanche apparut. Muhammad bondit. Il enserra la poitrine de son poursuivant tandis que sa lame se posait sur la gorge inconnue, étouffant le cri de terreur qui y montait. Le corps qu'il enlaçait était si fin, si léger, que l'élan

de Muhammad faillit les emporter dans le vide. D'un coup de rein, il renversa son poursuivant. La nimcha cogna la roche, sonore comme une cloche. Muhammad plaqua l'assaillant sur le sol. La tunique, la chevelure longue étaient celles d'un fils d'El Kessaï.

— Qui es-tu ?

— Je ne te veux pas de mal !

— Réponds : qui es-tu ?

— Zayd ibn Hârîta al Kalb. Ne me tue pas !

Ses cheveux, épais, cachaient son visage. Sa voix était jeune. Très jeune. Il parlait l'arabe du Nord. Muhammad empoigna sa tignasse et la tira sans ménagement. L'autre lâcha un cri de douleur. Le visage était celui d'un adolescent, les joues maigres, les yeux écarquillés d'effroi. Le tranchant de la nimcha pesait toujours sur sa gorge. Des larmes brillèrent dans ses yeux. Il gémit :

— Ne me tue pas, je ne te veux pas de mal !

— Alors que me veux-tu, Zayd idn Hârîta al Kalb ?

— Partir. Partir avec toi.

Une supplique terrifiée traversa le regard du garçon. Comme Muhammad se contentait de froncer les sourcils, il déglutit et marmonna :

— Je ne suis pas comme eux. Je suis du pays de Kalb.

Muhammad écarta son sabre, puis son genou. De toute évidence, le garçon était sans arme et sans grande force, bien trop mal nourri pour être dangereux. Debout, Muhammad rengaina sa lame. En contrebas, la lune apparaissait dans le merveilleux disque d'eau, parfaitement immobile, grossie comme par un effet de magie, si proche qu'il semblait qu'on pût la toucher, tandis que là-bas, à l'est, le ciel se gorgeait d'un lait puisé dans le jour nouveau.

Palpant la chair que le tranchant du sabre avait entaillée sur sa gorge, le garçon se recula au bord de la falaise. Ce n'était qu'une simple éraflure, pourtant

la panique le laissait tremblant. Il enserra ses jambes de ses bras maigrichons, osant à peine lever les yeux. Il ne devait pas avoir quinze ans.

— Pourquoi veux-tu quitter les fils d'El Kessaï ? interrogea brutalement Muhammad. Ce n'est pas assez beau pour toi, ici ? Tu n'es pas bien avec eux ?

Malgré sa peur, le garçon s'obligea à affronter l'air suspicieux de Muhammad.

— Ils sont fous, dit-il.

— Qui ça ?

— Za Whaad. Son père, ses frères, ses fils... Tous les autres. Ils sont fous.

— Pourquoi ?

Zayd désigna le disque d'eau dans le cratère de sable. Avec la pâleur qui montait dans le ciel, la surface en devenait bleutée, étrangement éthérée.

— Ils croient que leur dieu va venir les chercher dans l'eau. Qu'il va les emporter tout droit au paradis.

Muhammad allait poser une nouvelle question, quand un braillement à peine humain résonna dans la faille, multiplié par l'écho. Muhammad leva la tête vers le haut du chemin, sans rien discerner. En bas, les serviteurs rejetaient leur couverture et bondissaient sur leurs pieds. La portière de la tente des femmes s'ouvrit. Muhammad s'élança vers la crête de roche, hurlant le nom de Bilâl.

C'était bien lui, le grand Bilâl, qui venait de crier ainsi. Et l'accueillait en haut du chemin avec un nouveau hullulement de joie, fier de la surprise qu'il créait.

— Comment nous avez-vous retrouvé ? s'exclama Muhammad.

— Hier soir, j'ai vu la direction que prenait la caravane, Petit Maître Muhammad. J'ai compris. Au dernier voyage que nous avons fait sur cette piste de Tabouk, le guide Zimba m'a parlé des gens qui vivent là-dessous. Il m'a montré un repère pour se diriger :

« Bilâl, tu dois te cacher, tu vas là-bas. Personne ne te retrouvera jamais. »

— Et Yâkût ?

Bilâl désigna la caravane. Les bêtes s'ébrouaient avec l'aube. À l'arrière, Muhammad devina les méharis de Yâkût et de ses mercenaires.

— Il s'occupe de soigner ses bêtes. Elles en ont besoin. Deux de blessées et une morte. Et toutes tes chamelles, Petit Maître. Celles qui étaient encore vivantes, le seigneur Yâkût les a fait abattre.

— Les hommes ?

— Deux morts. Beaucoup moins que chez les mauvais. Et surtout...

Bilâl se tut brusquement, désigna la nimcha que tenait Muhammad.

— Petit Maître ! Tu l'as prise sur les mauvais ?

Muhammad lui saisit aussitôt le poignet.

— Tais-toi. Regarde.

Bilâl ne fut pas long à comprendre.

— Les cils d'Abu Sofyan al Çakhr, murmura-t-il. Tu as tué un homme d'Abu Sofyan, Petit Maître ?

— Fais attention. Pas un mot. Si Yâkût l'apprend, il voudra quitter la caravane. Et les Al Çakhr ne doivent pas savoir que nous savons qu'ils ont lancé une razzia contre nous. Pas encore.

## Naissance d'une passion

La journée suivante fut pleine de confusion. Les mots d'Abdonai et de Muhavija poursuivaient Khadija. Sans cesse, lui revenait à l'esprit l'arrogance d'Abu Sofyan al Çakhr. Son manège avec la statue d'Al Ozzâ, ses coups d'œil sur les esclaves. Sur la jeune et belle Ashemou. Avait-on jamais vu plus hypocrite et plus sournois ?

Et quand enfin, un instant, les perfidies d'Al Çakhr cessaient de lui faire bouillir le cœur, les mots de Muhavija s'insinuaient dans sa poitrine et dans sa tête. Il lui semblait que les dieux jouaient avec elle de la pointe de leurs doigts.

Pour les apaiser, elle ordonna de disposer de riches offrandes sur les autels d'Hobal et d'Al'lat, installés de part et d'autre de la cour. Jusqu'au soir on respira les encens d'Éthiopie et les pétales odorants de fleurs séchées de Perse qu'on ne consumait qu'à l'occasion des grandes fêtes. Pour Al'lat, qui en était friande, on grilla également le cœur et les entrailles d'un jeune bouc égorgé selon la règle. Ensuite, à la tête de toute sa maisonnée, Khadija mena la procession d'Hobal.

Sous un appentis de palmes et un dais d'alfalfa soigneusement tressé, un petit roc de lave, à peine plus gros que le poing et plus noir que la nuit, reposait sur un lit de cornaline. La volonté d'Hobal y

résidait, racontait-on. Ce roc était fils et frère de la Pierre Noire d'Hobal, vénérée dans la Ka'bâ sacrée de Mekka. Son pouvoir, pensait-on, était un écho de la puissante voix du Protecteur.

Avec la même ferveur qu'elle montrait à Mekka, Khadija fit sept fois le tour de l'appentis, d'est en ouest. Les paupières mi-closes et les paumes offertes au ciel, elle murmura sa soumission et ses prières. Quand elle en eut fini, ceux de sa maison qui lui devaient le gîte, le couvert et leur bien-être tournèrent autour d'Hobal, psalmodiant à leur tour la grande prière d'espérance et d'humilité devant les forces plus puissantes que celles des humains.

Cependant, la journée s'acheva sans que la paix soit revenue dans l'esprit de Khadija. Elle ordonnait une chose, puis une autre. S'énervait pour un rien. Les servantes baissèrent la tête. Se mirent à chuchoter. Plus question de rire.

Khadija fit venir Ashemou pour lui donner le perfide cadeau d'Abu Sofyan, la statue d'Al Ozzâ. Pourtant, quand la jeune esclave fut devant elle sur la terrasse, elle se rétracta et la congédia sans explication.

Depuis des heures, Barrira avait compris qu'il valait mieux se taire. Elle s'était fait rabrouer de méchante façon. Elle en connaissait le signe. Plus tard, avec le sourire rusé des vieilles femmes, elle assura qu'elle en connaissait également la raison. Elle mit les servantes au travail. Il y avait beaucoup à faire. Préparer les grains et les farines, séparer le lait de la crème, faire chauffer les fours, laver le linge, remplir les citernes d'eau, carder les laines, trier les olives tout juste récoltées, biner les potagers, et mille autres choses encore. Qu'elles s'activent en silence, qu'elles tiennent leurs bouches closes, ordonna-t-elle. Qu'elles suivent les ordres de leur maîtresse en lui épargnant leurs sempiternelles marmonnements d'obéissance. Qu'elles se fassent aussi discrètes que des ombres.

Ce qui, en vérité, était leur lot. Leur maîtresse avait besoin de silence pour pouvoir entendre le bruit de ses pensées et le murmure de son cœur.

Enfin, Khadija se coucha après avoir posé le front sur la pierre encore chaude des offrandes à Al'lat et murmuré une dernière prière à Hobal. Le sommeil ne vint pas. Au contraire, fermer les paupières tournait au supplice.

Elle voyait la face chafouine d'Abu Sofyan.

Elle voyait le massacre de ses caravanes, entendait les moqueries des hommes de la mâla.

Elle voyait sa faiblesse, son impuissance de femme seule. De veuve obstinée. Et aussi sa rage, sa volonté de ne pas se soumettre à l'arrogance des hommes qui ne désiraient des femmes que la satisfaction égoïste de leurs plaisirs, l'accroissement de leur pouvoir et de leur richesse.

Surtout, elle voyait le sombre chemin de son âge, quoi qu'ait prétendu la cousine Muhaviya.

La jeunesse s'aveugle. Elle oublie les vérités de la vie dans l'éblouissement de l'amour et les folies de l'espoir. Mais comment s'aveugler quand on est sur la pente qui conduit aux corps flétris et aux cœurs gros des temps passés ?

Chacune de ces pensées était une lame dans ses entrailles. Elle se l'était juré : le veuvage d'Âmmar al Khatlab serait pur de tout mensonge. Elle avait aimé d'amour son époux à chaque heure de leur vie commune. Quel qu'en soit le prix, elle ne souillerait ni son corps ni sa mémoire pour le bien de ses affaires. C'était sa loi. Elle la respecterait jusqu'à son dernier souffle.

Oh, qu'Al'lat lui procure la paix ! Qu'Al'lat, la toute-puissante mère du désert, la guerrière du monde humain, lui donne la force de se tenir droite devant les hommes. Si nécessaire, qu'elle lui ôte ce qui lui

restait de beauté afin qu'un Abu Sofyan ne puisse plus se jouer d'elle !

En écho à ce chaos de pensées, le silence résonnait des appels lugubres des chouettes. Loin dans la nuit parvenaient les réponses grinçantes des lynx de montagne. Ils pullulaient autour de Ta'if, profitaient de l'obscurité pour se rapprocher des maisons et renifler leurs proies. Alors qu'elle y était accoutumée au point de passer des nuits sans conscience de ce vacarme, Khadija se mit à guetter ces féroces échanges.

Bientôt, ce fut comme si elle entendait ses ennemis de la mâla de Mekka se déchaîner contre elle. Cela prit de telles proportions qu'elle crut avoir de la fièvre. Son front était moite. La sueur perlait à ses narines et sur son buste, alors que l'air dégageait sa fraîcheur habituelle. Une onde froide pesait sur sa poitrine telle une main malveillante. Il lui fallait ouvrir grand la bouche pour respirer, et le désir lui vint de déchirer sa tunique pour se débarrasser de cette effrayante oppression.

N'y tenant plus, elle se leva. Comme chaque nuit, Barrira veillait dans une alcôve séparant la pièce de la cour. Son sommeil était celui d'une mère et d'une gardienne. Au premier pas de Khadija, elle fut sur son séant, prête à questionner sa maîtresse bien-aimée.

Khadija la fit taire d'un « Non ! » impérieux. Et comme Barrira allait protester, elle gronda :

— Fiche-moi la paix. Dors.

Dehors, la lune presque pleine l'éblouit. Khadija se précipita vers l'escalier de la terrasse. Il n'y avait que là-haut, lui semblait-il, qu'elle pourrait respirer.

Cependant, aussitôt au haut de l'escalier, elle se pétrifia, le cœur battant à tout rompre.

Sous la lumière lunaire, la statue d'Al Ozzâ était redevenue transparente. Son corps d'albâtre paraissait s'être mué en une chair de nuée, une sorte de gaz aux frémisses incandescents. Il n'était plus

possible d'en deviner les limites. Seuls apparaissaient avec netteté les arcs yeux profonds et les larges traits des lèvres de la déesse.

Dans un réflexe de peur, Khadija faillit fuir. Elle recula d'un pas dans l'escalier. La pensée lui vint d'un maléfice. Elle se reprocha de ne pas s'être débarrassée de cette statue auprès d'Ashemou, comme elle l'avait d'abord voulu. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait ? Quelle mauvaise volonté l'avait retenue ?

Une grande colère l'emplit, la conviction folle que la statue et la présence d'Al Ozzâ dans sa maison étaient la cause de ses chagrins. Voilà pourquoi Abu Sofyan la lui avait offerte : il connaissait le pouvoir maléfique de cette déesse. C'était sa manière à lui, perverse et rusée, de l'empoisonner et de la soumettre.

Khadija était sur le point de se précipiter sur la pierre d'Al Ozzâ pour la briser quand la terreur la saisit. Elle n'osa pas.

Comme en réponse à sa fureur et à sa crainte, quelque chose bougea sur le visage d'Al Ozzâ. Les traits de la bouche se soulevèrent-ils dans un ricanelement ? Ou, tout au contraire, dans un frémissement d'approbation ? Le cœur de Khadija dansa dans sa poitrine. Le sang lui martela les tempes. L'effroi brûla ses reins.

Elle ne devait pas laisser la déesse prendre le pouvoir sur elle.

Elle leva les yeux vers la lune. Alors, ce fut comme si un lait s'écoulait en elle. Un lait d'évidence et de vérité qui brisa toutes les barrières, consuma les terreurs et les colères.

Khadija s'avança sur la terrasse, tournant le dos au buste d'Al Ozzâ. Son regard quitta doucement la lune. La nuit lui parut plus obscure que jamais. Les ombres des montagnes dessinaient des pétales de ténèbres, comme si Ta'if formait le centre d'une fleur immense et secrète. Et dans toute cette obscurité

lui apparurent, flous et incertains, un visage et une silhouette.

Un homme, un nom, une vérité.

Ce qu'elle avait fui depuis le récit d'Abdonai s'était ancré dans son corps et dans son esprit.

Muhammad ibn 'Abdallah.

Le sauveur de sa caravane.

Celui sur qui la loi de la vengeance risquait de peser jusqu'à ce que son sang coule et le prive de vie.

Elle ne l'avait vu que quatre fois. Cinq tout au plus. La première fois, lorsque Abu Talib, son oncle et tuteur, le lui avait présenté, elle avait su. Sans vouloir savoir, car c'était un fils de rien, un homme à qui on fait l'aumône d'une tâche. Néanmoins, le jour du départ de la caravane, elle en connaissait assez sur la voix de son cœur pour détourner les yeux de lui.

Pourtant, ici, sous la lune, avec le regard d'albâtre d'Al Ozzâ lui incendiant le dos, elle ne pouvait se représenter exactement son visage.

Son nez était-il grand et sa bouche petite ? Ses joues et ses tempes se plissaient-elles quand il souriait ? Avait-il le front sérieux quand il écoutait ? En elle n'apparaissait qu'une mince silhouette nerveuse, avec une masse de cheveux scintillant sous le soleil. Et aussi des mains longues et fines qu'il bougeait comme seuls le font les gens intelligents, et qui lui avaient fait songer à des volettements d'oiseau. Du son de sa voix aussi, étrangement, elle se souvenait avec précision. Doux, un peu grave, ou dolent, ne correspondant pas à la jeunesse de son corps.

C'était tout ce qu'il lui restait de cet Ibn 'Abdallah.

Car dans l'instant même où, à côté d'Abu Talib, il avait planté ses yeux dans les siens, elle, Khadija bint Khowaylid, avait ressenti, du haut en bas de la colonne vertébrale, du haut en bas de la poitrine, l'aiguillon oublié depuis des années. Depuis Ammar al

Khattab. L'aiguillon du désir. Pis encore : l'aiguillon de l'espérance d'amour.

Au moins l'âge accorde-t-il, en quelques circonstances, le pouvoir de masquer certaines vérités et certaines folies. Elle avait su ne rien montrer. Brider sa langue et son cœur. Y compris devant Barrira et Muhavija. Faire comme si ce garçon, de dix ans son cadet, n'était qu'un corps parmi d'autres. Elle avait su regarder ailleurs. Ou l'observer à la dérobée quand ils s'étaient à nouveau et inévitablement croisés. Elle avait su l'effacer de ses paupières closes la nuit, avant le sommeil. Et même s'interdire sa présence dans la seconde vie des rêves. Khadija bint Khowaylid devait être une femme forte à la volonté d'airain.

Elle y était si bien parvenue qu'elle l'avait presque oublié. Jusqu'à ce qu'Abdonai, ce matin, annonce : « Tu as gagné un homme de confiance... » Avant même que le Perse prononce son nom, elle avait deviné qu'il s'agissait de lui. Elle l'avait su comme on sait certaines choses depuis toujours.

Puis, aussitôt après, la douleur, oh la foudre de la jalousie ! quand le fidèle Abdonai avait ri en évoquant le désir des femmes de la caravane pour leur jeune héros et les caresses qu'il leur accordait certainement.

Et maintenant, là, sur la terrasse, sous la lumière lunaire, la grande Al'lat et Hobal surmontaient le pouvoir maléfique d'Al Ozzâ et répondaient à ses prières. Ils lui faisaient connaître la vérité : elle brûlait d'amour pour Muhammad ibn 'Abdallâh.

Puis vint cette pensée : il lui fallait le sauver de la haine du puissant Al Çakhr !

Oh oui ! Muhammad devenu son époux, Abu Sofyan y songerait à deux fois avant de réclamer le sang du tha'r.

Mais aussi, ajoutait la vérité : Tu es celle qui rêve de Muhammad ibn 'Abdallâh dans ta couche. Tu es

celle qui rêve d'un fils de rien pour époux. Ne triche pas : l'aiguillon de l'amour te fouaille de haut en bas.

Al Ozzâ, la puissante des pouvoirs de l'ombre, pouvait ricaner dans son dos. Elle aussi savait. Le monde des dieux savait. Khadija bint Khowaylid ne pouvait plus se mentir.

L'aube suivante, Khadija réveilla à nouveau Muhavija. Elle ne la fit pas venir sur la terrasse. Elle s'agenouilla près de la natte de sa cousine après avoir chassé les servantes. Que leurs oreilles ne puissent entendre ce qu'elle avait à lui confier !

Posant un doigt sur les lèvres de Muhavija, elle dit :  
— Pas un mot, écoute-moi.

Elle murmura la vérité. Quand elle se tut, Muhavija sourit paisiblement. Sur ses traits se lisait cette compréhension née d'une longue solitude et de dures épreuves.

— Je te t'ai dit hier, Khadija : « Ce sera un enfant. » Tu ne voulais pas m'entendre.

— Al'lat a voulu que je t'écoute. Mon cœur chante, mais ma tête sait ce qui m'attend. Ce n'est pas un homme de rien qui me défendra à la mâla contre Al Çakhr et sa bande de chouettes haineuses. Âmmar mon époux ne l'a pas pu. Comment cet Ibn 'Abdallâh y parviendrait-il, lui qui ne possède pas même son chameau ?

— À son retour de Sham, ton Muhammad entrera dans Mekka sur un méhari d'or. Il sera celui qui aura sauvé ta caravane, celle d'Abu Nurbel et celle d'Al Sa'ib. D'ici là, chacun saura qui a organisé la razzia.

— Quand il reviendra dans Mekka, il me verra avec toutes mes rides et...

— Ne recommence pas à te cacher derrière ton âge, cousine Khadija. Tes rides ne sont pas encore assez creusées pour que je puisse les voir dans la lumière du matin.

- Qui sait s'il ne reviendra pas avec une épouse ?
- En ce cas, ce sera à peine une épouse.
- Tout te paraît tellement facile, Muhavija ! On ne balaye pas ce qui existe avec la queue d'un âne.
- Précisément. Oublies-tu qui tu es ? Dès l'instant où ce garçon sera ton époux, il portera ta puissance. Et si tu sais le modeler, il deviendra aussi grand qu'un Abu Sofyan al Çakhr. Ou plus encore. Ibn 'Abdallâh est fils de rien, mais Abu Talib est son tuteur. Lui n'est pas rien. Il ne souhaitera pas mieux que de mettre sa main dans ta main. Le clan des Hashim se rappellera que Muhammad, le héros, est des leurs. Tu seras la puissance qui leur manque. Tout ceux de la mâla qui détestent Abu Sofyan sans oser le montrer se rangeront à ton côté.
- Mais lui ? Lui, voudra-t-il de moi ?
- Lui qui n'a rien, comme tu dis...
- Je ne te parle pas de puissance et de richesse. Voudra-t-il m'aimer comme je l'aime ? Voudra-t-il de mon corps comme je veux du sien ? Crois-tu que je m'avilirais à aimer un homme que je dégoûterais ? Qui ne me prendrait que pour les chameaux que j'envoie sur les routes ? Je ne suis pas cette femme-là. Al'lat ne peut exiger cela de moi.
- Ô, cousine chérie ! À quoi bon la torture des mots et des questions ? Si tu lui fais bouillir le sang, tu le sauras comme toutes les femmes l'apprennent de tous les hommes : quand tu seras nue devant lui.

Les mots filèrent toute la matinée entre les cousines. Lorsque le soleil atteignit son zénith, Muhavija était parvenue à conforter Khadija dans sa décision. Avec beaucoup d'entrain, elle la convainquit de ne pas agir à la légère. Il fallait un plan. Elle le proposa. Khadija n'y trouva pas grand-chose à redire.

Après qu'elles se furent serré les mains et tenues embrassées entre rires et larmes, telles des fillettes se

jurant une fidélité éternelle, Khadija fit venir Barrira et Abdonāï devant elle.

— Ce que je vais vous confier, vous le garderez dans votre tête et votre bouche. Pas un mot ne doit sortir d'ici avant que je le décide, annonça-t-elle.

Elle leur apprit la nouvelle.

Sans surprise, Barrira ne fut que cris de joie et tendres larmes. L'air faussement indifférent d'Abdonāï, Khadija s'y attendait aussi, non sans crainte. La colère brilla plus qu'elle ne s'y attendait dans les yeux du Perse. Ce qu'il pensait vraiment, elle le devinait sans peine. Et, quoiqu'elle n'en pût rien montrer, elle partageait un peu de sa douleur.

Elle apaisa l'émotion de Barrira avant de s'adresser au Perse avec franchise :

— Tu n'aimes pas ma décision ?

Abdonāï eut son geste familier. Sa main unique empoigna le cuir recouvrant son moignon et le pressa contre sa poitrine. Cela lui donna la force de tordre ses lèvres en une grimace qui ressemblait à un sourire.

— Non.

— Abdonāï ! s'écria Barrira.

— Non, je ne l'aime pas, répéta le Perse avec sa grimace de guerrier. Mais je m'y attendais. Quand j'ai parlé du piège d'Al Çakhr, hier, je savais. Et tu as raison de la prendre, saïda Khadija.

— Je ne le veux pas pour le sauver de la vengeance d'Abu Sofyan. Pas seulement.

— Cela aussi, je le devine, soupira Abdonāï.

— Si le jeune Ibn 'Abdallâh ne veut pas de moi, je serai ridicule devant tout Mekka.

— Khadjî !

D'un geste sec, Khadija fit taire Barrira. Ses yeux ne quittaient pas ceux d'Abdonāï. Le rire vint adoucir l'obscurité de ses prunelles, remua ses puissantes

épaules, les secouant comme on se débarrasse d'un fardeau.

— Le jour de ton ridicule n'est pas encore levé, déclara-t-il.

De son bras valide, il enlaça les épaules de la vieille Barrira qui sanglotait.

— Quels sont tes ordres ?

— Nous restons ici, à Ta'if, jusqu'à la prochaine lune. Ensuite, nous retournerons à Mekka. Cousine Muhavija nous y précédera. À Mekka, elle fera ce qu'il faut pour que notre retour soit un message à Al Çakhr. Tu devras préparer son voyage, Abdonā. Et, tous deux, gardez la bouche close. Abu Sofyan ne doit se douter de rien. Surtout pas que nous savons qu'il a ordonné la razzia.

— Khadjiî... Après notre retour à Mekka, une autre lune passera avant l'arrivée de la caravane.

— Je le sais.

— Oh... Il va te falloir beaucoup de patience !



Deuxième partie

Le jeune époux



## Fin d'été

Comme la veille Barrira avait eu raison ! Comme le temps paraissait immobile et presque mort ! La lune se levait nuit après nuit, croissante et décroissante, tantôt fine comme une dague mortelle, tantôt opulente comme une femme lourde de vie. Seule, elle prouvait que les jours n'étaient pas une vide succession de présents.

Enfin, arriva le temps où la brûlure de l'été s'apaisa. Les ombres, même au zénith, s'allongèrent sous les pieds des hommes et des bêtes. Suivie de toute sa maisonnée, Khadija s'avança sur la rive de l'oued Ibrahim. L'eau, ici, n'avait pas fait rouler la moindre pierre depuis sept lunes. Les chamelles blanches chargées des paniers, les mules et les chameaux des hommes d'Abdonaï soulevèrent la poussière des pentes du jabal al Nour jusqu'à la plaine du puits Zamzam.

Nichée dans son grand mur d'enceinte, cernée par les tentes et les troupeaux des Bédouins, comme serrée dans une paume immense, grande ouverte vers le couchant et toute calleuse, rugueuse de roches et de failles, apparut Mekka.

Tout au contraire de Ta'if, Mekka était une vraie cité. Étagés sur la pente du val, les murs des maisons traçaient des rues, des passages, des cours ombragées

de ficus séculaires. De grands entrepôts s'étiraient dans la partie la plus basse, entourés par les boutiques minuscules d'un bazar.

Un peu plus haut, au cœur d'une esplanade offerte au soleil, l'enceinte de la Ka'bâ protégeait la Pierre Noire sacrée de Mekka. C'était un cube édifié en brique, une manière de maison, dont les angles, avec précision, désignaient les quatre points cardinaux. Bas, à peine plus haut qu'un homme, l'édifice, étrangement, ne possédait aucune toiture et ne comportait qu'une porte si étroite qu'il fallait se présenter de profil pour la franchir.

En son centre, à l'abri des regards, des dalles de basalte entouraient le puits de la source éternelle, la source Zamzam, qui, depuis la naissance des temps, abreuvait Mekka et la rendait unique dans l'immensité asséchée du désert.

Par-dessus l'orifice de la source, soutenue par un plancher de cèdre, se dressait la statue du très puissant Hobal. Son torse était recouvert de dizaines de colliers de cornaline. Sa face, à peine distincte, yeux, nez et bouche limés par les vents de sable, dépassait le mur, affrontant en silence le couchant.

La Pierre Noire elle-même, d'une obscurité plus profonde que la nuit et tourmentée de sillons tel un remous de lave figé dans le temps, soutenait l'angle est de la construction. Un large plateau de brique noirci par la cendre des offrandes agrandissait sa base.

Enfin, à une vingtaine de pas des murs de la Ka'bâ, réparties sur trois cercles, étaient disposées les trois cent soixante idoles de pierre, de bois, d'opale, de lave, parfois aussi de corne ou d'ivoire, ou encore de cuir et d'os : tout le peuple des dieux des tributs du Hedjaz, des déserts du Sud et des montagnes de Ta'if.

Ici, année après année, les pèlerins affluaient de partout, de l'Afrique de Sawakin, de Yanbu, de

Yatrib, Shurma ou Sanaa, de la lointaine côte de Kunfida. Par centaines, ils tournaient entre leurs idoles et les murs sacrés de la Ka'bâ, la Pierre Noire de l'origine irradiant leurs paumes tendues. Les yeux clos, la poitrine vibrante de la présence si proche des dieux, ils tournaient sept fois afin que les paumes des puissances inhumaines apaisent leurs peurs, leurs douleurs, que cessent les grandes injustices et que soient exaucés leurs vœux.

Les premiers cris, ceux des enfants, s'élevèrent dès que les chamelles furent à portée de voix des tentes. Les femmes accoururent. Les youyous de bienvenue strièrent l'air proche du crépuscule. Khadija ordonna qu'on rabatte les dais voilant les palanquins. Elle apparut aux yeux de tous, rendant saluts et sourires. Sous la houle des voiles agités, des chevelures en désordre, elle distinguait ici et là un visage connu et le gratifiait d'un signe de reconnaissance. Derrière elle, Barrira ne quittait pas la mine sévère qui avait fait sa réputation dans Mekka.

Chacun ici vénérât celle qui était marchande comme un homme. Plus d'une fois l'an, Khadija les avait fait vivre en leur achetant ce qu'ils parvenaient à produire : des fruits de la terre, des tissages, des tressages, des onguents et des poudres de couleur, du petit bétail sur pied ou déjà devenu viande, laine, cuir.

Dans un grand charivari d'appels et de joyeuses salutations, les enfants bédouins coururent aux côtés des bêtes jusqu'à l'enceinte de la cité, où il leur était interdit de pénétrer. Leurs petits corps vifs à demi nus, gris de poussière et roux de crasse jusqu'aux tignasses, s'immobilisèrent en une haie parfaite, respectueuse. Les gardes, nimcha à la taille, lance au poing, ouvrirent en grand les vantaux bleus. Ils n'avaient nul besoin de contrôler l'arrivante. Depuis le

matin, le murmure magique du désert avait annoncé le retour de la saïda Khadija.

Sans ralentir, la caravane pénétra dans le calme de la cité. Les cliquetis des harnachements, le grincement des bâts et des paniers, le martèlement des bêtes résonnèrent dans l'ombre déjà fraîche des ruelles.

Les plus belles maisons, ici, étaient d'immenses enclos dissimulés par des murs deux fois plus hauts qu'un homme et sans autre ouverture qu'une unique porte à double battant. Adossées et comme semées tout au long de l'enceinte, des pièces basses, chambres, cuisines, entrepôts, étables et resserres cernaient une cour centrale. Parfois, celle-ci était pavée avec soin, ornée d'un vieil arbre abritant une citerne sous sa frondaison. Les chambres des serviteurs et des esclaves, souvent d'obscurs dortoirs où s'entassaient les nattes, étaient seulement meublées de l'indispensable. Celles des maîtres jouissaient d'espaces spacieux, d'amas de coussins, de coffres, de tables basses, de tapis et d'alcôves tendues de lin frais sous des plafonds peints d'un bleu qui rappelait les ciels de l'aube.

Dans la demeure de Khadija, certaines de ces enfilades de pièces ne donnaient pas directement sur la cour, mais sous une sorte de portique aux longues arches qui les protégeaient habilement du soleil. Contrairement à celles de Ta'if, aucune de ces pièces, pas même celles de Khadija, ne possédait d'étage. Les terrasses des toitures, ici, servaient au séchage du linge, des graines ou des bottes d'alfalfa pour le tressage des paniers, nattes et tentures.

Khadija n'alla pas directement à sa maison, où les serviteurs qui ne l'avaient pas suivie à Ta'if l'attendaient avec impatience sur le seuil. Abdonai conduisit la caravane sur l'esplanade de la Ka'bâ. Une foule s'y pressait déjà. Dans Mekka, les retours des puissants étaient un spectacle dont personne ne souhaitait se

priver. Ceux de Khadija, plus rares, car elle ne quittait la cité qu'une fois l'an pour Ta'if, étaient des plus prisés. Chacun cherchait à deviner son aptitude de femme à tenir un rang d'homme. Chaque fois, c'était l'occasion de belles palabres et de prédictions sur son obstination à demeurer veuve.

Cette fois, cependant, Abdonāï, sans rien en montrer, remarqua que la foule était plus abondante et, semblait-il, plus avide que d'ordinaire.

La chamelle blanche s'agenouilla à distance des murs de la Ka'bâ. Khadija quitta son palanquin avec assurance, feignant d'ignorer les regards qui guettaient chaque expression de son visage, le moindre de ses gestes.

Elle franchit les cercles des idoles, s'approcha de l'angle est de la construction et se recueillit devant la Pierre Noire extraite des ténèbres de l'univers par Hobal, le puissant protecteur de Mekka. Sa présence pleine de mystère avait donné naissance à l'union du premier homme et de la première femme, racontait-on.

Khadija ferma les paupières. Ses lèvres tremblèrent sur des paroles que nul ne put entendre ou deviner, pas même ceux qui avaient pris soin de lui faire face. Sa main se tendit. S'avança. Si vivement qu'un murmure d'effroi courut parmi les spectateurs. L'instant d'un éclair, on crut qu'elle allait toucher la Pierre.

Mais le sacrilège n'eût pas lieu. La chair de la saïda Khadija ne se posa pas sur la nuit d'Hobal. Paumes et doigts tremblèrent au-dessus, si proches qu'un moucheron n'eût pu voler dans l'espace ténu qui les en séparait. Mais sans contact.

Ainsi, les lèvres formulant toujours une prière inaudible, Khadija entama ses sept tours de dévotion. Chaque fois qu'elle revenait face au soleil déjà pourpre, elle s'immobilisait, inclinait tête, nuque et

poitrine, la main toujours fermement tendue. Puis elle reprenait sa marche circulaire.

Enfin, après le septième tour et une dernière inclination, Khadija revint près de sa chamelle et remonta dans son palanquin.

Alors seulement, tandis que sa chamelle blanche se levait avec grâce, son regard courut sur ceux qui s'étaient massés là pour juger et critiquer.

S'y tenaient quelques-uns des vieillards de la mâla. Des visages chenus, des bouches édentées mais des prunelles acérées. Elle prit soin de saluer chacun d'un geste courtois bien que conservant les lèvres closes, signe de respect apprécié chez les femmes. Il y avait aussi des cousins, des hommes du clan des Hashim, de celui des Makhzum, des Abd Manâf et des Zohra, des gens du clan de Muhammad ibn 'Abdallâh.

Mais pas un de la maison d'Abu Sofyan al Çakhr.

## Ashemou de Loin

Ce soir-là, comme toujours lors des retours, on veilla tard dans la maison de Khadija bint Khowaylid. Barrira reprit en main l'ordre des choses. Elle vérifia rondement l'installation dans les chambres, désignant ce qui allait et n'allait pas. Après quoi, elle inspecta le rangement et le contenu des resserres. À la lueur d'une mèche à huile, elle compta les nouveaux tissages, contrôla le niveau des jarres d'huile et de grain. Tout serait à refaire en plein jour, et plus en détail, mais elle aimait montrer aux servantes que l'obscurité ne lui cachait rien.

Enfin, longuement, elle s'assura de la préparation du repas rituel du retour. Car le lendemain, lorsque le soleil atteindrait le zénith, la porte de la maison serait ouverte. Quiconque la franchirait pourrait prendre une écuelle et partager le repas commun à l'ombre du tamaris qui trônait dans la cour. Quand cet invité repasserait le seuil bleu donnant sur la ruelle, il devrait se considérer en alliance, en dette et en affaire avec la puissante Khadija bint Khowaylid. Ce qui ne serait pas sans devoir.

Abdonāï fit de même de son côté. D'abord, il s'assura que les bêtes de la caravane étaient convenablement traitées dans l'enclos appartenant à sa maîtresse, hors de l'enceinte de la ville. Il passa ensuite un long

moment à régler la tâche des hommes de la maison pour les jours à venir, avant de s'assurer des conditions dans lesquelles leur dortoir avait été préparé. Tant que le jour le permettait, il vérifia l'état des terrasses, des citernes, des chars et des portes. Tout cela aurait pu attendre l'aube, et il n'était pas à douter qu'il réitérerait son inspection aux premières lueurs du jour. Lui aussi aimait montrer que rien n'échappait à sa vigilance.

L'arc fin de la lune nouvelle apparaissait déjà sur la crête dentelée du jabal al Nur quand fut enfin donné le signal du coucher. Les lampes de terre cuite furent mouchées. Seule la torche éclairant la natte du garde en faction près de la porte d'entrée, close par une lourde poutre, continua à diffuser sa pauvre lueur vacillante. Après la fournaise diurne, la nuit possédait cette paix où se devinait déjà le premier souffle de l'automne.

Quand la cour fut redevenue silencieuse, un grand voile de laine sur la tête, pieds nus afin de ne faire aucun bruit, Khadija quitta sa chambre. Prudemment, elle s'immobilisa devant l'alcôve où dormait Barrira. Au contraire de Ta'if, dans la très vaste maison de Mekka la vieille nounou possédait sa propre chambre, contre celle de sa maîtresse. En vérité, un couloir tout juste assez large pour sa natte et donnant sur la galerie. Une simple tenture servait de porte. Khadija connaissait d'expérience le sommeil léger, aux aguets, de Barrira. Cette nuit, cependant, le souffle rauque, lent et profond de son sommeil franchissait la tenture. La fatigue d'une journée interminable avait eu raison de sa vigilance.

Légère, habile dans l'obscurité, Khadija glissa dans un parfait silence devant le dortoir des servantes, s'avança jusqu'à l'angle ouest de la maison. Là, malgré les protestations de Barrira, Khadija avait ordonné que l'on vide une ancienne resserre pour en faire la

chambre de la belle esclave Ashemou bint Shir al Dhat, Ashemou de Loin.

Ainsi que toutes les resserres, la pièce possédait une porte de bois. Khadija voulut la pousser. Elle était close, la traverse extérieure rabattue dans l'encoche du mur. Khadija la souleva aussi silencieusement que possible. Sous sa poussée, l'huis grinça à peine. Une touffeur moite, gorgée d'odeurs de jute, de paille, de relents d'olives broyées et de vieilles figues lui sauta au visage. À l'intérieur, elle devina l'agitation d'un corps. Un frottement de tissu, un souffle. Elle chuchota :

— C'est moi, ta maîtresse. Ne crains rien.

Khadija ouvrit la porte, laissant le mauvais air fuir dans la cour tandis qu'elle fouillait du regard les ténèbres de la resserre. Elle n'en devinait que la petite lucarne, à peine large comme une main. Quelques étoiles y brillaient dans le ciel plus clair que la nuit de la pièce.

— N'aie pas peur, fille Ashemou, répéta-t-elle dans un murmure à peine audible.

Puis :

— C'est irrespirable, là-dedans !

Elle tendit le bras, avança d'un pas. Ses doigts trouvèrent sans peine les plis moites et fripés de la tunique couvrant la taille et la poitrine d'Ashemou. Elle agrippa le tissu, attira l'esclave à elle, lui palpa le visage, passa ses paumes sur la nuque et les tempes trempées de sueur. Dans le noir, elle secoua la tête.

— Notre bonne Barrira t'a enfermée, n'est-ce pas ?

— Elle s'est rendu compte que j'avais quitté la maison.

— Ah...

— Dès mon retour, je suis venue ici pour t'attendre. Elle a demandé où j'étais allée, je n'ai rien répondu. Rien du tout, assura Ashemou sans élever la voix.

Alors elle a fermé la porte. Elle a dit : « Comme ça, je saurai où te trouver. »

— Et tu n'as pas crié pour qu'on vienne t'ouvrir ?

— Pourquoi crier ? Les autres servantes pensent comme Barrira. Elles trouvent que tu me gâtes trop. Elles ne m'auraient pas délivrée. Je savais que tu voudrais me voir. Je t'ai promis le silence, saïda. Enfermée ici, j'étais sûre de tenir ma promesse.

Elles parlaient si bas que leurs têtes se touchaient. Khadija recula d'un pas. Du talon, elle butta contre la natte d'Ashemou. La pièce était tellement petite qu'on y tenait difficilement à deux. Khadija s'assit sur un coin de la natte. On respirait mieux. L'air frais de la nuit chassait la puanteur.

— Ôte cette tunique trempée de sueur, murmura-t-elle. Tu vas prendre mal.

— Je n'en ai pas d'autre. Mon coffre est resté dans le dortoir des servantes. Je n'ai pas eu le temps de le prendre avant que Barrira...

Khadija devina le geste d'Ashemou. Elle ne put retenir un sourire. Barrira connaissait tous les tours de la vengeance lorsque la jalousie s'emparait d'elle. La veille, quand Khadija lui avait annoncé que ce ne serait pas elle, la confidente de toujours, qui servirait de messagère vers Muhavija, la dispute avait été violente.

Elle ôta son voile de laine et le tendit à l'esclave.

— Enlève ta tunique, enroule-toi dans ce châle, ordonna-t-elle.

Son regard s'était habitué à l'obscurité. Reflétée par les murs blanchis de la cour, la lueur du ciel étoilé et de la lune pénétrait par la porte ouverte. Le geste d'Ashemou soulevant sa tunique et la retirant par-dessus sa tête fut gracieux comme un mouvement de danse. La splendeur de son jeune corps fut autant un ravissement qu'un coup de poignard inattendu. La sueur recouvrait sa peau fine d'une laque argentée.

Les mains de Khadija auraient pu faire le tour de sa taille. L'orbe de ses tout jeunes seins était de ceux dont rêvent les hommes. Ses hanches se fondaient dans ses cuisses d'une seule courbe qui lui tombait de la nuque.

Les mâchoires de Khadija se serrèrent pour ne pas laisser passer le gémissement qui lui noya brutalement la gorge. Oh, cette beauté de femme ! Oh, combien aurait-elle donné pour la posséder encore et pouvoir l'offrir à celui qui désormais dévorait son cœur !

Où puiserait-elle le courage de se montrer, elle si vieille, nue devant lui, alors qu'il pouvait tendre la main et caresser les merveilles offertes par une Ashemou ?

Des larmes acides griffèrent les paupières de Khadija. Elle les ferma, dans la vaine tentative d'effacer ce qu'elle venait de voir. Qu'Al'lat la sauve ! Elle ne savait pas contenir tant de faiblesse d'amour et de désir.

Malgré elle, ses mâchoires cédèrent. Sa poitrine se vida d'un souffle plein de douleur.

— Saïda ?

Agenouillée devant elle, recouverte du châle, Ashemou la scrutait de ses yeux luisants de la nacre du ciel. Inquiète, dans un murmure où se devinait un peu de tendresse, elle répéta :

— Saïda ?

Khadija remercia Al'lat pour les ténèbres.

— Ça va, chuchota-t-elle, battant des paupières. Je ne sais pas comment tu as pu respirer, ici. Ça empeste tant que j'en ai les yeux qui piquent. Demain, je te le promets, Abdonai fera enlever la barre extérieure et on brûlera des herbes ici. Ne sois pas soucieuse pour Barrira. Elle gronde toujours avant d'aimer.

Ashemou ne répondit pas. Ses yeux ne se détournèrent pas non plus. Un peu sèchement, retrouvant

sa voix de maîtresse malgré le chuchotement, Khadija demanda :

— Raconte-moi ce que t'a dit la cousine Muhavija.

— Elle a fait ce qu'il fallait. Désormais, dans Mekka, ceux qui le doivent ont appris, pour la razzia de ta caravane. Ils le savaient ce soir, quand tu as tourné autour de la Ka'ba.

— Oui, je l'ai noté.

— Elle a dit aussi qu'à la mâla ceux des clans Makhzum et Abd Manâf prennent le parti du puissant Abu Sofyan, comme avant.

— Pas une surprise.

— Elle a dit : « Demain, le seigneur Abu Talib sera dans ta cour. »

Khadija laissa fuser un petit rire.

— Le seigneur Abu Talib !

Son ton intrigua Ashemou. Khadija devina les questions retenues derrière les yeux qui la scrutaient.

— C'est un tout petit seigneur, qui ne pèse pas plus lourd qu'une chauve-souris, précisa-t-elle. Tu le poserais sur ton ventre, qu'Al'lat te l'épargne, tu ne le sentirais pas.

Elle rit, et Ashemou partagea son rire.

— C'est tout ce que t'a dit Muhavija ? reprit Khadija, sérieuse, craignant à présent les mots qu'Ashemou pourrait prononcer.

— Non.

— Alors ?

Tout bas, la voix la plus neutre possible, Ashemou récita :

— Elle a dit : « Que ta maîtresse dorme : j'ai vu celle que je devais. Elle la respecte et l'admire. » Saïda Muhavija a ajouté qu'après-demain son époux et ses fils partiront pour le port de Djedda. Tu viendras la visiter dans sa maison.

— Après-demain seulement ?

Dans l'ombre, la tête d'Ashemou s'inclina.

Le soupir de Khadija retentit dans le silence. Un temps, elle ne vit rien d'autre que le ciel trop lourd d'étoiles et la lune trop fine, suspendue comme une dent de tigre dans l'encadrement de la porte. Elle chercha la main de l'esclave, la trouva et la serra, étonnée qu'elle soit si petite, songeant combien il serait facile de la broyer.

— Tu te demandes ce que signifient ces paroles, Ashemou de Loin.

— Je ne me demande rien. Je suis ta servante.

— Mais si, tu t'interroges. Tu es belle, jeune et intelligente. Tu es une esclave, et il te faut comprendre ce que tu ignores. Je sais ce qu'il en est.

Ashemou ne parla pas. Khadija crut déceler une froideur prudente dans ce silence. Une distance qui se devinait jusque dans la main qu'elle retenait. Elle l'abandonna.

— Oui, tu es une fille intelligente.

— Je te suis fidèle, tu peux exiger de moi ce que tu veux.

— Je le crois. Tu dois avoir faim et soif.

— Demain je boirai et mangerai.

— Allons, pas de sottises ! J'ai une jarre d'eau dans ma chambre, et il te faut une tunique propre. Tu ne vas pas rester nue sous ce châle.

Khadija se leva, reprit fermement la main d'Ashemou comme une maîtresse doit saisir une servante.

— Suis-moi. Ne fais pas de bruit. Barrira a l'oreille fine.

Elles filèrent tels des fantômes sous les arches le long du dortoir des servantes. On percevait toujours la respiration rauque de Barrira derrière le rideau masquant son réduit, moins lourde cependant et plus lente que précédemment. L'huis de la chambre de Khadija grinça un peu. Dans la nuit silencieuse, le

bruit parut capable de réveiller la maisonnée. Il n'en fut rien.

Dans la chambre, l'éclat du ciel tombant de deux hautes fenêtres défendues par des barreaux de bois leur suffit à se déplacer sans heurts. Khadija conduisit la jeune esclave vers le coffre de sa couche. Il provenait de Sham. Le bois de cèdre était renforcé de bandes d'acier qu'une dague n'aurait pu forcer. Khadija s'agenouilla, souleva le lourd couvercle avec précaution. Ses doigts fouillèrent parmi les tissus. Elle les reconnaissait au toucher aussi bien qu'une aveugle.

— Voilà, murmura-t-elle.

Elle tendit une tunique dont le tissu jaune parut presque blanc dans la pénombre. Ashemou hésita.

— Prends, insista Khadija.

— Maîtresse...

Khadija se redressa. Le châle avait glissé sur l'épaule droite d'Ashemou. Elle le serrait contre son ventre pour qu'il ne tombe pas. Le blanc de ses yeux brillait si fort que Khadija se demanda s'il n'était pas mouillé de larmes.

— Prends, répéta-t-elle plus durement, élevant un peu la voix.

Elle pressa la tunique contre les mains d'Ashemou, qui la saisit maladroitement. Le châle glissa et tomba à ses pieds.

— Pourquoi es-tu si gentille avec moi, saïda ?

Khadija ne put se retenir de guetter une nouvelle fois ce corps nu, si jeune, si beau, et de penser à Muhammad ibn 'Abdallâh.

— Ne pose pas de question idiote et couvre-toi, grogna-t-elle.

Quand Ashemou leva les bras pour enfile la tunique, Khadija lui tourna le dos. Une jarre de grès fermée par un couvercle de bois était posée près de la couche. Elle remplit d'eau un godet d'étain.





*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
par GRAFICA VENETA  
le 25 septembre 2023

Dépôt légal octobre 2023  
EAN 9782290395905  
OTP L21EDDN001276-615197

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*